

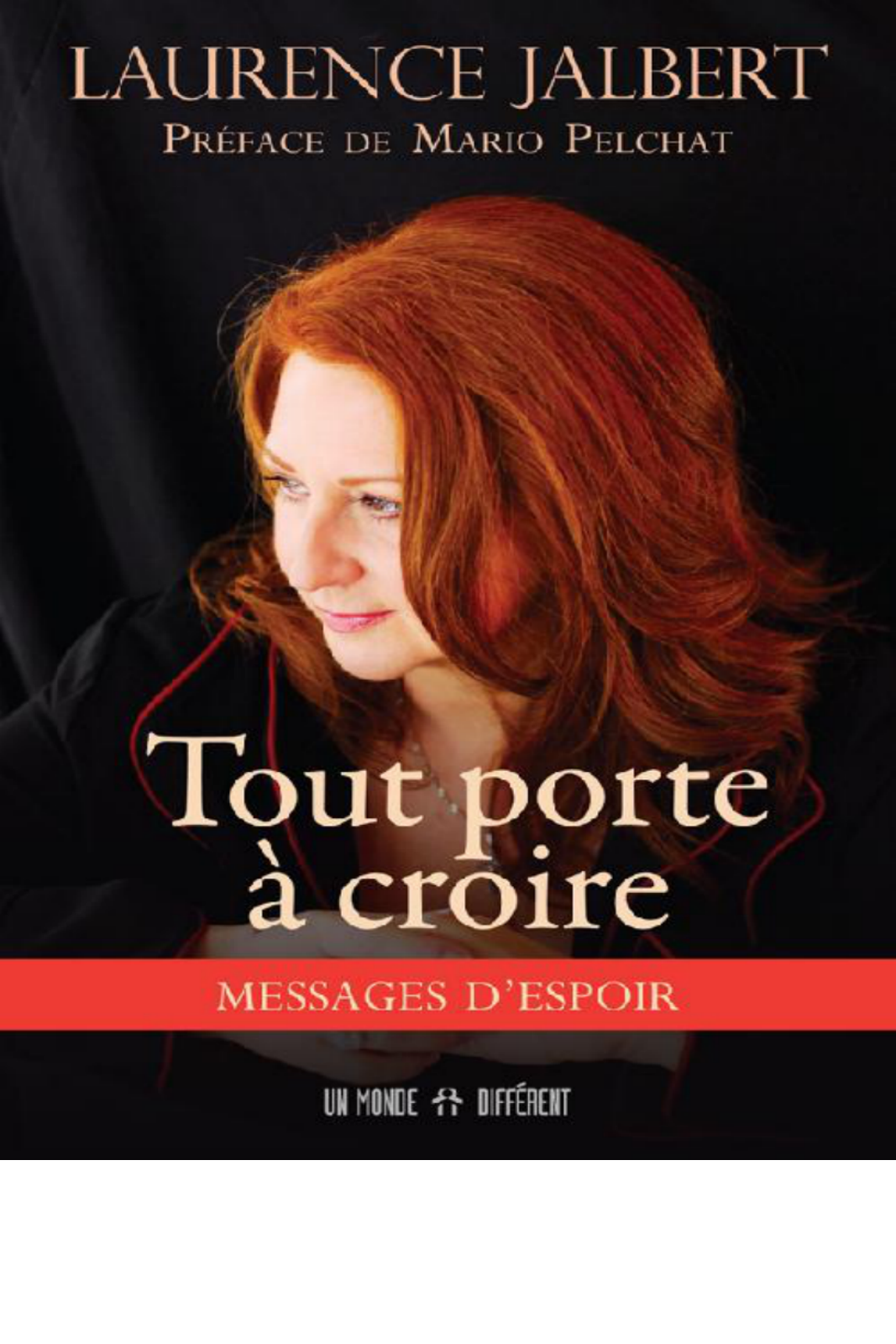
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Tout porte à croire

Laurence Jalbert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A portrait of a woman with long, wavy, reddish-brown hair, looking down and slightly to the left. She is wearing a dark top. The background is dark and out of focus.

LAURENCE JALBERT

PRÉFACE DE MARIO PELCHAT

Tout porte à croire

MESSAGES D'ESPOIR

UN MONDE  DIFFÉRENT

***Chez le même éditeur,
de la même auteure***

Laurence Jalbert, *À la vie, à la mer*, préface de Monique Giroux, avec la collaboration de Claude André, Brossard, Éditions Un monde différent, 2015, 208 pages.

**Tout porte
à croire**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Tout porte à croire: messages d'espoir / Laurence Jalbert; avec la collaboration de Marc Beaudet; préface de Mario Pelchat.

Noms: Jalbert, Laurence, auteure. | Beaudet, Marc, 1971- auteur. | Pelchat, Mario, 1964- préfacier.

Identifiants: Canadiana 2019003467X | ISBN 9782892259827

Vedettes-matière: RVM: Jalbert, Laurence. | RVM: Chanteuses—Québec (Province)—Biographies. | RVM: Compositrices—Québec (Province)—Biographies. | RVM: Actualisation de soi.

Classification: LCC ML420.J265 A3 2019 | CDD 782.42164092—dc23

Adresse municipale:

Les éditions Un monde différent

3905, rue Isabelle, bureau 101

Brossard (Québec) Canada J4Y 2R2

Tél.: 450 656-2660 ou 800 443-2582

Télé.: 450 659-9328

Site Internet: <http://www.umd.ca>

www.facebook.com/EditionsUnMondedifferent

Courriel: info@umd.ca

Adresse postale:

Les éditions Un monde différent

C.P. 51546

Greenfield Park (Québec)

J4V 3N8

© Tous droits réservés, Laurence Jalbert, 2019

© Les éditions Un monde différent ltée, 2019

Pour l'édition en français

Dépôts légaux: 4^e trimestre 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

Conception graphique de la couverture:

OLIVIER LASSER

Photographie de la couverture:

PIERRE LAVIGNE

Photocomposition et mise en pages:

ANDRÉA JOSEPH [pagexpress@videotron.ca]

Typographie: Minion Pro 14 sur 16,8 pts

ISBN 978-2-89225-982-7

ISBN EPUB 978-2-924973-16-5

Financé par le gouvernement du Canada



Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres et

LAURENCE JALBERT

PRÉFACE DE MARIO PELCHAT

Tout porte à croire

MESSAGES D'ESPOIR

AVEC LA COLLABORATION
DE MARC BEAUDET

UN MONDE  DIFFÉRENT

*À ma famille, mes enfants,
mes petits-enfants,
ma chair et mon sang.*

*Vous êtes mes guides, mes ailes,
mon courage, la lumière
qui éclaire chacun de mes pas.*

*Avec vous, et grâce à vous,
le voyage continue...*

Sommaire

Préface de Mario Pelchat

CHAPITRE 1 «Hasards en transe», alias les synchronicités

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3 L'adive

CHAPITRE 4 complice, mon alliée

CHAPITRE 5 Et

CHAPITRE 6 faisait la demande?

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8 des principes ou le courage de nos convictions

CHAPITRE 9 magique: merci

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11 la plus belle de mes chansons d'amour

CHAPITRE 12 L'idole

CHAPITRE 13 survivant

CHAPITRE 14 ber!

CHAPITRE 15, mes outils

CHAPITRE 16 respects, cher public...»

CHAPITRE 17 our?

CHAPITRE 18 ons

CHAPITRE 19 deau!

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21 roire

CHAPITRE 22

Épilogue

Mes remerciements

Préface

Si je fais le calcul, je connais Laurence Jalbert depuis près de 35 ans; en fait, je connais «l'artiste» depuis 35 ans...

J'étais au Théâtre St-Denis un soir de 1987 et je me rappelle le groupe Volt, qui a remporté le premier prix de la finale de L'Empire des futures stars cette année-là. Mais je me souviens encore plus de la chanteuse du groupe, c'est elle qui a retenu mon attention! Cette fille, cette voix, cette énergie et ce besoin palpable de communiquer et de s'exprimer au moyen de la musique m'avaient complètement sidéré.

Je suis sorti du Théâtre avec une très grande envie de la revoir sur scène, tellement ce qui venait de se passer était fort. Ça a bien pris trois ans avant qu'elle ressurgisse et qu'elle prenne l'excellente décision de faire cavalier seul et propose enfin un premier album.

Un beau jour, je roulais dans ma voiture, rue Jean-Talon à Montréal, et j'entends Laurence Jalbert discuter de son premier album à la radio, puis on fait jouer une chanson et c'est le coup de cœur immédiat, je suis devenu fan dès cet instant. Je connaissais la fougue et le talent de l'artiste, mais je venais de découvrir qu'au-delà de ses aptitudes déjà immenses, se cachait un talent d'auteure hors du commun: une syntaxe parfaite, un sens et une qualité littéraire que peu d'artistes possèdent, des sujets engagés et pertinents; bref, j'entendais s'exprimer une artiste de son époque.

Il a fallu des années avant que j'aie la chance de connaître cette femme au grand cœur, fragile et forte à la fois, généreuse, empathique, travaillante, disponible, attachante, authentique, drôle et vraie!

J'ai eu le bonheur de partager la scène maintes fois avec elle. Sa manière d'aborder son public est singulière et c'est très certainement l'une des raisons pour lesquelles elle est entrée dans le cœur des gens et y demeure depuis si longtemps.

Voici une femme qui, tel un livre ouvert, se présente sans artifice, sans faux-fuyant, sans fard, comme une conteuse émérite. Sa vie aura été tout sauf un long fleuve tranquille, elle aura eu sa part d'épreuves, mais elle aura surtout trouvé en elles, la force de faire face aux tempêtes.

Pas étonnant que la rouquine gaspésienne ait possédé, peut-être même sans le savoir, ces capacités. Comme les rives escarpées de sa contrée natale ont fait face aux marées et aux vents, aux bourrasques et aux rafales, Laurence Jalbert se sera inspirée des éléments qu'elle aura surmontés toute son enfance, et s'en sera servie à bon escient, pour son bonheur, pour le bonheur de sa progéniture et pour tous ceux qu'elle aura

inspirés et qu'elle inspirera... encore et encore!

MARIO PELCHAT
Chanteur et producteur

CHAPITRE 1

«Bizarres et hasards en transe», alias les synchronicités



*«Tout porte à croire que nous sommes
protégés... Nos vies sont pleines de
catastrophes qui n'ont jamais eu lieu.»*



Pour ma part, j'y crois fermement depuis longtemps, et de plus en plus. Certaines personnes n'ont tout simplement pas cette conviction, mais moi oui, et j'ai encore en mémoire des dizaines et des dizaines d'«heureux hasards» qui ont jalonné le chemin de ma vie. L'éminent psychiatre suisse, Carl Gustav Jung, les présente comme des «hasards nécessaires», ou par le principe des «synchronicités», toujours en vogue aujourd'hui.

Avant même que ce mot ne devienne populaire dans les librairies de croissance personnelle, je le ressentais déjà, il me guidait depuis ma tendre enfance sur les vastes étendues de verdure et d'eau de ma Gaspésie natale. Aujourd'hui, par un après-midi frisquet du printemps 2019, assise dans la salle d'attente d'une clinique, j'allais une fois de plus avoir la confirmation qu'il n'y a pas de hasard dans la vie, mais que des rendez-vous... Cependant, cette fois-ci, le mien se déroulait sur le plan médical.

«Madame Jalbert, salle 11. Laurence Jalbert, salle 11», retentit la douce voix de la réceptionniste dans l'interphone de la pièce remplie à craquer.

Je me levai aussitôt et me faufilai entre les rangées de chaises où des hommes et des femmes attendaient patiemment, téléphone cellulaire, tablette numérique ou magazine à potins à la main. Tout à coup, une femme d'une cinquantaine d'années leva soudainement les yeux et me reconnut:

«Madame Jalbeeeeert!!! Mon Dieu que je vous aime, vous, là! Je suis tellement contente de vous rencontrer... Si vous saviez à quel point vos chansons me parlent», me confia-t-elle, toute surprise de me voir.

Je sentis que tous les yeux se braquèrent sur moi, provoquant des sourires approuvateurs et des hochements de tête.

«Vous êtes donc bien gentille, madame», lui répondis-je, encore étonnée de son intervention.

— Non, non, c'est la vérité! Vous me faites vraiment du bien quand je vous entend chanter. Jamais je n'aurais cru avoir la chance de vous le dire un jour en personne, et encore moins dans une salle d'attente, mais il fallait que je vous le dise. Merci!

— Merci à vous, ma chère...

— Bonne chance, là!

— À vous aussi.»

La «chance»! Un autre mot qui m'a toujours accompagnée au cours de mon existence. Pas au sens de: «Heille, je vais gagner à la loterie!», mais plutôt dans l'optique que chaque chose arrive toujours au bon moment, au bon endroit, peu importe où j'en suis dans ma vie. Me dirigeant vers la salle 11, je ne pouvais m'imaginer une seule seconde ce que j'allais découvrir dans le cabinet de mon médecin.

En fait, le mot «chance» ne convient peut-être pas ici. Je crois plutôt qu'il s'agit de synchronicité pure, digne d'une intervention divine.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte du cabinet médical s'ouvrit.

«Bonjour, Laurence! Comment allez-vous? me dit la docteure, tout sourire.

— Bonjour! Je vais super bien, merci! Et vous?

— Très bien! Je suis heureuse de vous voir aujourd'hui puisque j'avais demandé à ma secrétaire de vous rencontrer le plus tôt possible...

— Oui, votre secrétaire m'a appelée hier et pour une des rares fois où j'étais à la maison, j'ai répondu au téléphone, et non sur mon cellulaire! Quelle chance! Et elle a pris soin de me demander si j'étais disponible pour une consultation aujourd'hui.. et «par hasard», j'avais justement une annulation de dernière minute dans mon agenda! Alors, c'est toute une chance... ou devrais-je dire une des “synchronicités de la vie”!

— Chance, synchronicité? me dit-elle. Je ne sais pas, mais chose certaine, notre rendez-vous actuel était, disons... nécessaire! finit-elle par rajouter.

— Nécessaire?», lui lançai-je, en me crispant sur ma chaise.

La docteure me raconta alors la raison pour laquelle je me retrouvais devant elle. Notre dernière rencontre remontait à environ deux ans, juste avant qu'elle ne parte pour son congé de maternité. J'avais été traitée en hormonothérapie pour un problème de santé au niveau de l'utérus et tout s'était bien déroulé. Je devais après cela passer des tests plus approfondis parce que certains kystes changeaient de forme et de grosseur.

C'est pourquoi, à la suite de son départ et des tests subis, j'attendais impatiemment l'appel du personnel médical qui faisait le suivi de mon dossier. À chacun de mes coups de fil, on me répondait: «On va vous rappeler!»

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, comme on dit! Après tout, je suis entre bonnes mains, alors à un moment donné, quelqu'un va me téléphoner. Et à en croire les bulletins d'information, on se doute que les listes d'attente, c'est long... ça n'en finit plus.

J'ai donc lâché prise et travaillé comme une forcenée durant ces deux dernières années. Je savais que c'était important et qu'il faudrait peut-être une chirurgie. Ça me tracassait un peu sans toutefois devenir une obsession.

Se remémorant notre dernière rencontre, tout en feuilletant mon dossier médical, ma docteure me lança:

«C'est tellement étrange... Vous n'avez pas été opérée?

— Non! Pas à ce que je sache... lui répondis-je en riant nerveusement. Je le saurais!

— Personne n'a pratiqué d'intervention ou n'a pris le relais avec votre dossier?

— Euh non... Est-ce qu'il y a un problème? lui répondis-je nerveusement.

— C'est que... au moment de mon arrêt de travail, après les autres tests auxquels vous avez été soumis, les résultats étaient pourtant sans équivoque et confirmaient bien qu'une intervention était requise, et très rapidement.

— Très rapidement? lui lançai-je, retrouvant un peu mes esprits.

— Oui, je vous l'assure.

— Euh... Ouin... OK... Mais comment se fait-il qu'on m'ait contactée hier en après-midi pour un rendez-vous d'urgence, aujourd'hui? ai-je réussi à balbutier, hésitante.

— Comme vous l'aviez exprimé d'emblée, quand on parle de chance... ou de synchronicité, me dit-elle en s'avançant sur son bureau et en me regardant droit dans les yeux. De retour de mon congé, j'étais en train de discuter avec ma secrétaire quand j'ai entendu une de vos

chansons jouer à la radio... À l'écoute de la mélodie et de votre voix, je me suis fait la réflexion suivante: *Ça fait longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de Laurence. Je me demande bien comment elle va.* Et c'est à ce moment-là que j'ai demandé à ma secrétaire de me remettre votre dossier médical pour prendre connaissance de vos résultats...

— Ce n'est pas possible...

— C'est stupéfiant! Votre chanson à la radio m'a fait penser à vous et vous voilà devant moi! La chance... D'autant plus que les résultats nous indiquent le besoin d'une intervention.

— Synchronicité... synchronicité... C'est incroyable! Je n'en reviens pas...

— Incroyable, oui! Mais, il faut vraiment vous opérer! Et sitôt que nous le pourrons!

— Aussi vite que ça?», lui répondis-je, la gorge nouée.

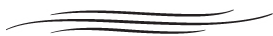
Quand je dis que *tout porte à croire* que les synchronicités tapissent le cours de nos vies et que nous sommes protégés, j'en avais une autre grande preuve avec ce que je venais d'entendre de la bouche de ma gynécologue. Oui, nous sommes tous protégés, mais encore faut-il être à l'écoute des signes. Quand nous les écoutons, les synchronicités sont aux rendez-vous.

Encore toute chavirée par la nouvelle, je sortis du bureau de ma docteure pour monter dans le premier taxi avec la confirmation que j'allais subir une intervention chirurgicale dans quatre semaines.

Cela ne m'est guère arrivé souvent, mais j'avoue que cette fois-ci, j'étais sans voix.

CHAPITRE 2

Ma voie



Tout porte à croire que notre voie... est déjà tracée?



Comme si le parcours de notre destinée suivait un long fil d'Ariane préalablement brodé. Un mois après l'annonce-choc de mon médecin et l'ablation des ovaires qui s'ensuivit, je me retrouvais donc bien installée sur le divan de mon salon à réfléchir à ce tourbillon d'événements que je venais de vivre.

Ces quatre semaines qui m'avaient permis d'enregistrer mon dernier album country, *Laurence Jalbert au pays de Nana Mouskouri*, aux Studios Piccolo, avant de passer sous le bistouri. Et pour la toute première fois depuis le début de ma carrière de chanteuse, je devais annuler mes engagements professionnels. Rarement, en 40 ans, je n'avais fait faux bond à un spectacle, une entrevue ou une sortie médiatique. Mais là, étant donné l'opération majeure que je venais de subir, mon corps m'obligeait à l'écouter et me mettait en mode convalescence. Je me devais de ralentir.

Sur le meuble et les murs de mon salon, j'observais en silence les multiples peintures et photos que j'y avais accrochées au fil des ans. Des toiles et des images des gens que j'aime. Alors perdue dans mes pensées, la photo de mariage en noir et blanc de mon père Robert et de ma mère Edna attira mon attention et me ramena quelques années en arrière.

C'est ainsi que je me mis à me remémorer un rêve que j'avais fait, toute jeune, et qui est toujours bien présent en moi. À cette époque, je dormais dans la même chambre que ma sœur. Il faut dire que j'ai toujours eu de la difficulté à m'endormir (et encore aujourd'hui!), mais quand j'y parvenais enfin, je tombais dans un sommeil profond, et je rêvais.

Cette nuit-là fut particulière, car au beau milieu de la nuit, quelque

chose m'avait abruptement réveillée. Je ne saurais dire si je rêvais ou si j'étais à moitié endormie, mais je me revois encore, sur le bord du lit, à regarder ma sœur dormir paisiblement.

Soudainement, je perçus des sons venant de l'extérieur. J'entendais une douce voix féminine magnifique. Je n'ai malheureusement aucun souvenir de la chanson en question, mais je me rappelle très bien sa voix sublime. Je me suis alors levée pour regarder par la fenêtre, juste au-dessus de notre lit et là, stupeur! La personne qui chantait était une petite fille aux cheveux orange avec des picots dans le visage. C'était moi. Moi qui chantais cette douce mélodie. Était-ce prémonitoire? Chose certaine, je n'ai jamais oublié cette vision. Et ce rêve est demeuré très clair dans mon esprit. À ce moment, je n'avais jamais poussé une seule note en public et encore moins songé à devenir chanteuse, malgré mon attirance pour le chant, car j'étais trop gênée et timide pour oser le faire.

Est-ce cet épisode onirique qui m'a donné envie de faire de la musique? Qui sait? Mais je me souviens très bien de l'état de béatitude dans lequel je me sentais quand je vis cette petite fille chanter tout doucement dans la pénombre de la nuit.

À cette époque, la chanteuse fougueuse aux cheveux roux n'existait pas encore. Elle émergea beaucoup plus tard. Mes premiers et réels contacts avec la musique se firent d'abord comme autodidacte sur le piano familial et grâce à ma participation au groupe de majorettes du village. C'était le seul moyen, à moindre coût, de faire de la musique chez nous. Faire partie des majorettes nous permettait à nous, une certaine forme d'apprentissage du domaine musical.

Il n'y avait aucun cours de chant ni de musique dans mon patelin natal de Rivière-au-Renard en Gaspésie. L'école de musique la plus proche était située à Rimouski, à huit heures de voiture, aller-retour. Quand j'y pense, ma carrière de performeuse a véritablement débuté avec le corps de majorettes...

Déjà, à 8 ou 9 ans, je jouais du piano à l'oreille. J'entendais une chanson à la radio ou sur un vieux vinyle 33 tours, et je la reproduisais sans avoir aucune idée des notes que je plaquais sur le vieux piano dans le salon de mes parents. Mon initiation «officielle» à la musique se fit donc avec le corps de majorettes et ma carrière de musicienne s'amorça avec la trompette, les percussions et le xylophone. Comme j'avais une certaine facilité pour apprendre à jouer divers instruments, je devins bientôt instructrice de percussions et cuivres.

À mes débuts, lors de la tournée des bars, j'ai donc commencé à jouer des percussions, de la basse, de la guitare et principalement les claviers. Dans l'esprit de bien des gens, Laurence Jalbert est née

«chanteuse», mais non j'ai bel et bien entrepris ma carrière dans l'industrie du spectacle comme claviériste! Beaucoup trop gênée pour cela, la chanteuse en devenir osait à peine faire des harmonies vocales. Et je dois vous dire que cela m'a pris plusieurs années avant de quitter l'arrière de la scène, en retrait derrière mes claviers, pour aller jusqu'au micro, debout devant l'assistance, à m'époumoner.

Vu l'image, le caractère et la fougue qui me caractérisent, peu de gens connaissent la jeune Laurence Jalbert timide, trop timide... Tellement timide qu'on aurait pu appeler ça une maladie!

CHAPITRE 3

Timidité maladive



Tout porte à croire que c'est absolument vrai qu'une toute petite chenille rousse peut se transformer en... chanteuse.



La petite chenille, c'est moi, la petite fille bourrée de complexes. J'étais tellement inhibée qu'enfant, je tombais malade comme un chien rien qu'à l'idée de faire un exposé oral à l'école. Plusieurs jours avant de prendre la parole devant mes camarades de classe, je me disais: *Je vais devenir rouge devant tout le monde! Non! Et si j'attrapais un coup de soleil en pleine figure, ils penseront peut-être que c'est pour cette raison que je suis aussi écarlate!*

Plus timide que ça, tu meurs! Un mélange de manque d'estime de soi et d'assurance à propos de mon apparence. Rousse et picotée comme Fifi Brindacier¹. Je ne me trouvais pas belle du tout. Par-dessus le marché, j'étais victime d'intimidation au quotidien. Comme mon ami et chanteur Paul Piché l'a écrit dans sa chanson *L'Escalier*: «Pis les enfants c'est pas vraiment, vraiment méchant/Ça peut mal faire ou faire mal de temps en temps» Et moi, oui, j'avais mal de temps en temps... même souvent. Intimidation? Ça ne portait pas ce nom-là à cette époque. C'était normal, dans le temps, que certains payent pour ceux qui se pensaient supérieurs.

Donc, le matin de mes exposés oraux, j'étais figée, en train de fondre sur le banc d'autobus qui m'amenait à la polyvalente de Gaspé. Je voyageais de mon village de Rivière-au-Renard à la ville de Gaspé. Une demi-heure d'autobus, où je «tremblais ma vie»... J'avais l'impression de m'en aller à l'abattoir.

Imaginez la petite Laurence timide. La petite Laurence qui aime pourtant chanter seule à la maison. Quand je me retrouvais seule chez moi, je faisais le tour des fenêtres pour m'assurer que personne ne passait à l'extérieur. Et là, je me mettais à chanter à pleins poumons!

Je savais bien que j'avais un don spécial. J'avais de la voix. Suffisait d'écouter ce qui sortait de mon petit corps. Ma mère le savait aussi. Parfois, en cachette, elle m'écoutait chanter. Heureusement, elle ne me l'a jamais dit. Pour ne pas me scier les deux jambes!

La première fois qu'elle m'en a parlé, c'est lorsque le corps de majorettes a convenu de ramasser des sous pour nos nouveaux costumes (ma mère couturière confectionnait tous nos costumes). Comme nous voulions sortir et concourir dans les autres villages, nous étions fières et voulions porter de beaux costumes. Nous avons alors décidé: «On va faire une soirée amateur pour ramasser de l'argent!» Prestations musicales, chants, etc.

J'étais persuadée de pouvoir chanter, mais timidité quand tu nous tiens! Quand ma mère a su que nous allions organiser cette soirée, elle m'a posé la question:

«Mais Lison (de *mon prénom de baptême Lise*), pourquoi ne participerais-tu pas?»

Et moi, l'innocente, de lui répondre:

«Oui!»

«MA» première fois où je chantais devant public. Ma première performance vocale devant des gens lors de la soirée amateur tenue dans le temps des fêtes. J'avais décidé d'interpréter une chanson de circonstance, le chant de Noël *L'Enfant au tambour*. Sans musiciens ni musique. *A cappella!*

Ne me demandez pas si j'ai bien chanté, faussé ou si les gens ont quitté la salle au milieu de la chanson... La seule chose dont je me souviens, c'est la crise que j'ai piquée à ma mère pour ne pas m'y présenter... La pire crise de vedette de ma vie en 40 ans de carrière, je l'ai faite ce soir-là. J'ai tellement hurlé, à m'en «scraper» la voix, que ça doit être pour ça que j'ai la voix rauque aujourd'hui!

Je revois ma mère au bas des marches du gymnase de l'École centrale de Rivière-au-Renard me sermonner sur un ton autoritaire, le doigt levé en l'air:

«Lison Jalbert, tu vas y aller!», me cria-t-elle en m'agrippant par le revers de mon beau costume de majorette qu'elle avait cousu avec soin.

Je n'ai aucun souvenir de cette première fois où j'ai osé affronter le public. Pendant trop longtemps, cette terreur malade m'a poursuivie, la peur de me retrouver debout devant les gens me paralysait.

Bien sûr, cet immense trouble freinait mon envie de chanter. Malgré tout, le fait d'y penser me rendait plus qu'heureuse. Je ne connaissais pas encore le mot «passion», mais je pouvais ressentir que la seule activité qui me rendait pleine et entière, et qui me rapprochait

d'une perspective de liberté, c'était mon corps vibrant avec ma voix.

Quand je chantais, j'avais l'impression que tout se vidait à l'intérieur de moi. Il n'y avait plus rien de mauvais, plus rien qui se passait. Une forme de libération. C'est devenu une drogue. Un besoin vital qui a eu le dessus sur ce «handicap» après plusieurs années...

Aujourd'hui, je comprends que je trempais déjà, à l'adolescence, dans ma véritable essence. Je n'avais juste pas les bons mots à mettre sur mes ressentis. Je savais.

Ma voie était déjà tracée. Ma voix avec un *X* guidait déjà ma voie avec un *E*.

-
1. Personnage loufoque et espiègle avec les cheveux roux et pleine de taches de rousseur, d'une série de romans pour enfants écrits à partir de 1945 par Astrid Lindgren, dont les premiers ont été adaptés pour la télévision dans les années 70. Personnage incarné par Inger Nilsson.

CHAPITRE 4

Ma voix, ma complice, mon alliée



Tout porte à croire que ma voix et moi, c'est la plus belle et la plus longue histoire de couple de mon existence.



Ma voix, c'est ma meilleure amie. Ma plus grande amie. Nous sommes deux, mais nous ne faisons qu'un. Elle n'a jamais été mon ennemie. Même dans les rares moments où elle m'a laissée tomber, attaquée par une laryngite, je savais qu'elle était toujours là. Toute chanteuse redoute de perdre la voix. Elle est son gagne-pain, sa fierté. En perdre l'usage, même momentanément, c'est la pire chose qui peut arriver. Mais entre ma voix et moi, tout est une question de confiance et j'ai toujours su que je pouvais compter sur elle.

Toutefois, je ne la tiendrai jamais pour acquise. Même aujourd'hui, jeune sexagénaire (en passant, je n'ai jamais compris le terme *sex* dans le mot *sexagénaire*), je travaille toujours ma voix avant une prestation ou une répétition. J'ai acquis une assiduité et une discipline par rapport à ma voix. J'en ai absolument besoin pour bien la contrôler et, surtout, pour me donner confiance. Tout le contraire de mes débuts dans les bars.

Début vingtaine, j'ai ressenti le besoin d'être plus sécurisée. Plus sûre vocalement. J'avais envie que ma voix me fasse moins peur. Je compare cela à l'apprentissage du vélo ou au jogging auquel on s'adonne depuis peu. Il existe des techniques et paramètres à respecter, pour que tout fonctionne bien.

À cette époque, je manquais d'assurance et j'avais entendu parler d'une professeure complètement *flyée*, M^{me} Levac, très efficace, qui, apparemment, donnait de très bons conseils. Cette femme, une grande voyageuse, possédait une extraordinaire connaissance des différentes techniques vocales... et aussi de l'être l'humain. Lors de notre rencontre initiale, mon tout premier cours privé, elle me servit cette

mise en garde:

«Si tu me fais perdre mon temps, je ne te garde pas. T'es bien avertie!»

Je savais, dès lors, à qui j'avais affaire; son cours n'était pas un terrain de jeux pour enfants. J'allais apprendre à travailler ma voix. J'allais comprendre ma voix. Une fois par semaine, nous avions rendez-vous dans son local. Je n'ai pas pu le faire très longtemps, car j'étais souvent sur la route avec mon *band*, mais dès que je pouvais, j'allais la revoir. Mes cours se sont étalés sur environ huit mois.

L'approche de M^{me} Levac me faisait un peu penser aux sœurs qui m'avaient enseigné la musique et le piano quelques années auparavant. Le piano sur lequel les religieuses me faisaient travailler était – comment dire? – un peu particulier. En effet, la touche de cet instrument était excessivement difficile, sans compter que la note *la* ne fonctionnait pas. J'ai donc appris le piano à la dure. Grâce à ces cours, par la suite, je pouvais jouer sur n'importe quel clavier. J'entends encore ma professeure Levac me dire:

«Si tu ne travailles pas, ma fille, je ne te garde pas. Oui, tu me payes pour que je t'enseigne des techniques vocales, mais si je te donne des devoirs et du travail à la maison, tu dois les faire. Tu dois pratiquer. Si je m'aperçois que t'as pas travaillé ou évolué après une semaine, ben tu es *out*!

Ouf! Je sortis donc de mon premier cours, où on n'avait travaillé que les muscles du visage et à peine effleuré l'aspect vocal, en me disant: *Ben voyons. Ça sert à quoi, ça?*

Mais je l'écoutais. J'ai poursuivi les cours et j'ai été une élève assidue et disciplinée. Je ne me suis jamais offert un plus beau cadeau. Ça a été l'une des rencontres les plus marquantes de ma vie. J'ai appris. Beaucoup appris. Non seulement sur les techniques de chant, mais sur moi-même.

En quelques mois, M^{me} Levac m'a aidée à acquérir une confiance en moi nécessaire. Une conscience de moi. Elle m'a transmis une solide base. Sinon, j'aurais continué longtemps de me cacher derrière des claviers à me contenter d'harmonies vocales.

C'est aussi devant elle que j'ai fredonné les premières paroles et mélodies des chansons que j'ai écrites. Quand je lui ai mentionné que je composais, elle m'a dit:

«Un moment donné, quand ça sera le temps et que tu seras prête, nous les travaillerons.»

Je me souviens très bien de ce jour, lorsque je me suis présentée à un des cours, dans la pièce vide qui lui servait de salle d'enseignement de son logement de la rue Garnier, sur le Plateau-Mont-Royal, elle m'a installée dans le fond de la pièce, et elle m'a tout bonnement lancé:

«Chante-moi tes tounes! Chante-les-moi.

— Mes chansons? Sans rien? Pas d'instruments? Pas de micro?» lui répondis-je en bégayant un peu, encore sous le choc de sa demande.

Je me revoyais 20 ans plus tôt, habillée en costume de majorette, à chanter *a cappella L'Enfant au tambour* à la veillée de Noël. Je redevenais soudainement la petite fille aux picots, le visage rouge écarlate de gêne.

«Oui! Chante-moi tes chansons. Si tu me donnes des frissons sans rien, ni musique, ni instrument, si tu me touches avec ta voix, eh bien, imagine ce que ce sera accompagnée d'instruments... Juste la voix... Ta voix.»

Elle m'avait demandé ça, sans grande expression dans le visage, et elle attendait que je m'exécute. Je me souviens que j'en tremblais. Je n'avais pas la moindre salive dans la bouche. J'étais morte de peur devant elle! Devoir chanter mes créations devant une telle personne. Maudit qu'elle avait eu le tour avec moi! Et elle avait raison. Elle me connaissait bien. Elle avait bien cerné le personnage. Elle m'avait carrément poussé dans mes tranchées. Je n'avais aucune idée de sa façon d'agir avec les autres, mais ce qu'elle faisait pour moi fonctionnait.

J'aurai toujours une immense gratitude pour elle. Il y a de ces êtres qui influencent le cours de votre vie et, sans conteste, elle aura été une de ces personnes clés.

Je n'ai plus jamais été la même chanteuse par la suite.

La transition de derrière les claviers vers l'avant de la scène s'est enclenchée à ce moment-là. Je ne dis pas que je suis arrivée à prendre les devants du jour au lendemain et que je me suis «garrochée» bien en vue sur la scène... Oh non, pas du tout. Mais j'avais franchi les premiers pas. Le chemin s'était ouvert. Ma voix allait tracer ma voie.

Le but dans tout ça, et c'est la base de son enseignement, c'était que j'apprenne à lâcher prise sur ma voix, car mon corps en entier devait chanter. Mon corps au complet. Mon âme devait s'exprimer au travers de mes cordes vocales.

Quand on me dit:

«Tu ne joues plus d'instruments, tu ne joues plus de rien?»

Je réponds:

«Je n'en ai pas besoin. Ma voix me suffit.»

Autrefois, je «zigonnais» après la basse, la guitare, la batterie, la trompette... mais ce n'est tellement pas moi, ça! Quand je vois mon grand ami Dan Bigras, qui joue du saxophone, de la batterie, de l'harmonica, de la guitare et du clavier, eh bien je me dis: *Tant mieux pour lui!* Ce n'est tout simplement pas pour moi. J'ai trop besoin de me

concentrer sur une chose à la fois.

Ma professeure de chant, M^{me} Levac, avait cerné ce souci de vérité chez moi. Enfin, de justesse. Elle m'a fait comprendre qu'avec mon seul instrument, ma voix, j'avais la force de capter mon auditoire et de l'émouvoir. De transmettre des frissons, pour reprendre ses propres mots.

Et tout ça, ça passe par l'émotion, la pause et le grain de ta voix. Sans une conscience de mon principal instrument et des techniques vocales, j'aurais continué de hurler ma vie. Probablement que vous ne seriez pas en train de lire ce livre.

Ma voix, c'est tout ça. Un don, à la base, mais une technique aussi. Je me considère comme une athlète vocale. J'ai besoin d'entraîner ma voix et de l'entretenir. Je me dois de la rendre vivante et présente. Je me sentirais malhonnête de ne pas en prendre soin. Mon souci d'honnêteté est maladif. Depuis ma rencontre marquante avec M^{me} Levac, je n'ai jamais entonné une seule chanson sans m'être réchauffée ou sans avoir fait mes vocalises. J'ai développé un mode de vie, de même qu'une routine vocale.

Quand j'ai participé à l'émission *La Voix* en 2018, à TVA, comme mentore dans l'équipe de Lara Fabian, je ne cessais de répéter aux jeunes artistes l'importance des techniques vocales. Je les revois encore, verts de peur et morts de nervosité. Ils n'arrivaient pas à pousser une seule note. Ils ne respiraient même pas et voulaient chanter! Je leur disais, en indiquant le cœur sur ma poitrine:

«Tu veux chanter, mais tu dois chanter d'ici. Sinon, ça ne remue rien. Tu ne touches personne. Tu te contentes de chanter avec la peur, sans émotion positive. Quand tu as une technique, tu respirez, tu réchauffes, tu installes ta voix porteuse. Et dès ce moment, tu communique l'émotion. Tu transmets des frissons à ton auditoire.

Les frissons ont toujours été mon seul critère obligatoire.

J'aurai donc appris à comprendre ma grande amie, ma voix: à la ressentir, l'entraîner et la respecter. La bercer dans la douceur, l'utiliser pour parler aux gens dans mes chansons, mais aussi entre mes chansons.

CHAPITRE 5

Au tout début



Tout porte à croire que le chemin que j'ai parcouru m'a permis de devenir qui je suis.



On pourrait qualifier de difficiles mes tout débuts sur les planches de la scène musicale. J'ai appris le métier à la dure, comme on dit.

Au milieu des années 70, je travaillais dans des bars tout croches, le genre de bars que fréquentaient les gars de bicycles, les motards. Mon style musical se situait à des lunes de ce que les gens connaissent. Mon *band* et moi faisions de la musique heavy métal et interprétions les succès des groupes populaires de l'époque: Judas Priest, Iron Maiden, etc. Je revois encore mon costume de scène: toute de cuir vêtue, portant des «studs», dont une «ceinture de chasteté» en chaîne, que j'avais moi-même fabriquée... Ça faisait peur. Ce que je faisais, ça «fessait»! Disons que c'était assez *heavy*. Il y avait une véritable colère enfouie en moi et une profonde rage qui devait s'exprimer.

Mon mode d'expression se reflétait donc par la colère. Lion ascendant Lion, je rugissais! Combien de fois a-t-il fallu que je me défende dans les bars! Combien de fois ai-je dû me battre! Dans tous les sens du terme: avec mes poings et pour mon point. Tout le temps. Il fallait constamment que je parle à voix haute, car j'étais toujours la seule femme dans un milieu d'hommes. J'étais toujours en mode «agression-réaction» pour qu'on me respecte. Il fallait que j'ordonne en mettant le poing sur la table, en le levant dans les airs, et mon style musical agressif allait parfaitement dans ce sens.

Je me revois en train de gueuler cette phrase aux musiciens du premier *band* auquel je venais de me joindre:

«C'est pas parce que je suis une fille que je vais faire la vaisselle pis que je vais chanter!»

Cette phrase pourrait sembler banale, mais elle reflète tellement le mode et l'émotion dans lesquels je vivais. Moi, la fille hyper gênée qui croyait avoir peur de tout! Je les connaissais à peine, j'aurais pu me faire arracher la tête ou me faire foutre un poing en pleine gueule.

Je n'avais aucune idée des musiciens avec lesquels je travaillais, j'ignorais à qui j'avais affaire, mais je crois qu'à partir de cette phrase, ils ont su qui j'étais. Je n'allais pas m'en laisser imposer. Et à cette époque, laissez-moi vous dire que le féminisme dans les bars n'était pas monnaie courante!

J'étais donc toujours sur la défensive. Il n'y a pas un jour où je ne devais pas me défendre. C'était une question de survie. Je n'ai jamais raconté ça à mes parents. Jamais! S'ils n'avaient su qu'une petite parcelle de ce que j'ai vécu à mes débuts, ils en seraient morts sur le coup! Durant cette période, j'ai mangé des coups de poing sur la gueule, j'ai eu la mâchoire fracturée, et j'ai été battue, agressée sexuellement, violée...

Ma route sinueuse n'a pas été de tout repos, mais c'était mon choix. Les tournées dans les bars miteux, la chambre «tout croche» pas chauffée, le proprio qui pense qu'on est un *band* de rock and roll qui vit dans l'orgie et qu'on va se réchauffer et baiser l'un et l'autre.

L'alcool et les drogues... c'était normal à cette époque. Tout le monde se gelait la face. C'était si facile de se procurer le nécessaire dans les bars. J'ai tout vu passer et tout essayé. On parle des années 1975 et 1976: nous étions au sommet de la grosse consommation de drogues dures, comme le LSD, la cocaïne et l'héroïne.

Oui, j'ai essayé la cocaïne. Je suis même allée jusqu'à me piquer à l'héroïne une ou deux fois avant de me dire, au bout du compte: *Quessé ça?* Je n'avais pas envie de m'y adonner tous les jours comme les autres, de m'accrocher et de baver de bonheur pendant 30 minutes pour ensuite être *down* et tomber dans la déprime. Je ne suis ni mieux ni pire que les autres, mais je n'avais certainement pas besoin de ça. Je n'en ai jamais eu besoin.

Je l'admets, parfois je jouais dans un état altéré, je faisais comme tout le monde. Mais je ne suis jamais restée accrochée. La sensation que me procuraient la musique et le geste de chanter était plus forte que toutes les drogues du monde. Ma vraie drogue, c'était la musique.

Le quotidien de nos tournées sur la route, dans un vieux camion acheté pas cher, se résumait à manger très peu et, dans le cas de mes musiciens, à sniffer de la poudre. Le peu d'argent qui nous restait du maigre cachet qu'on nous versait, on le dépensait en essence et en réparation du camion.

Au début de la semaine, quand nous avions encore 20 \$ en poche, j'allais m'acheter un pot de tartinade de fromage Cheez Whiz et un

pain. Une fois par mois, j'allais aussi me procurer un contenant de vitamines à la pharmacie, parce que je savais qu'un jour, ce train de vie allait me rattraper.

Certes, je n'avais pas opté pour la facilité, mais je le dois à ma tête dure. Ma tête dure qui dit:

«Tu penses que je ne peux pas le faire ou réussir? Attache ta tuque et regarde-moi bien aller!»

Malgré l'agressivité et la colère dans lesquelles je trempais à l'époque, une base de sensibilité était enfouie au fond de moi. Une finesse et une douceur sous mon image de dure, habillée de cuir et de métal. Un certain soir après un show, où on pouvait jouer jusqu'à quatre à cinq *sets* d'environ 45 minutes par soirée, un homme vint me voir et me dit:

«C'est incroyable comment t'as du charisme!

— Du charisme?», lui répondis-je, sans trop comprendre la signification de son affirmation.

J'ignorais si je devais prendre cela pour un compliment. Je n'avais aucune idée de ce que le charisme représentait! Je pensais même que c'était une sorte de religion. Le Renouveau charismatique catholique. Voyons donc!

Quelques années plus tard, j'ai saisi le sens de ce que cet homme m'avait affirmé. Et souvent par la suite, des spectateurs attentifs ont souligné cette caractéristique parmi mes qualités. J'ai alors compris que le charisme dont on me parlait se compare à une sorte de fluide qui se communique entre une chanteuse, ou un comédien, et son public. En somme, une aura. Une sensibilité qu'on transmet, qui transcende. La facilité que nous avons de capter l'attention des gens. Ce charisme est plus ou moins un don qui, jumelé à ma voix, se met au service des autres. J'ai pu alors enfin saisir toute la portée et l'essence de ce que cet homme avait tenté de me faire comprendre. Mieux vaut tard que jamais.

Après plusieurs années, j'ai pris conscience de ce que j'avais inconsciemment en moi, de façon latente. Une très lente transition s'est alors amorcée. Je suis passée d'un extrême à l'autre. De l'ombre à la lumière. Du noir au blanc.

Plus jeune, je l'avoue, j'étais beaucoup plus impulsive et colérique! Mais aujourd'hui, avec le recul des années et le cumul des expériences de vie, je dirais que je suis plus «dosée». Posée. Je suis toujours une personne spontanée qui a de la répartie, mais je suis moins impulsive. Autrefois, une mine antipersonnel et moi, c'était du pareil au même. Toujours prête à éclater! Maintenant, la bombe se désamorce avant l'explosion. Tout se passe dans la douceur.

La sortie de mon premier album, en 1990, m'a valu le succès

instantané, accompagné des flashes des appareils photo et agrémenté d'apparitions à la télévision. Peu de gens alors (même encore aujourd'hui) avaient connaissance de mon difficile parcours, souvent teinté de rage et de violence, où je me suis fait tabasser pendant près de 15 ans. Je sais, bizarre de choix, mais c'était mon choix.

«Oh wow! T'arrives d'où?»

Les gens qui me croisaient dans la rue me posaient régulièrement cette question. On aurait cru qu'ils avaient l'impression que je sortais d'une boîte à surprises.

«J'arrive d'un long chemin... d'un très long chemin», leur répondais-je en prenant soin de peser chacun des mots que je prononçais.

CHAPITRE 6

Et si on en faisait la demande?



Tout porte à croire que si nous possédions un seul pouvoir, ce serait assurément celui de réaliser la vie dont nous rêvons. Car si moi j'y suis arrivée, tout le monde, absolument tout le monde, en est capable.



Si ta vie était à recommencer là, tout de suite, si tu avais une deuxième chance de tout reprendre, quelle serait ta décision? De mon côté, je n'y changerais strictement rien. Oh! ma vie n'a pas été parfaite jusqu'à maintenant. Oh! que non! Parce que la femme, la mère, la grand-mère, la chanteuse, la femme d'affaires est devenue quelqu'un qu'elle n'aurait jamais été, n'eût été chacune des poussières d'événement qui se sont succédé:

- pas la plus belle;
- pas la plus fine;
- pas la plus merveilleuse;
- pas la plus riche, loin de là non plus.

Mais croyez-moi, cette femme est beaucoup plus calme et sereine devant les événements bons ou mauvais, dans le bonheur ou la déception.

Après plus d'une dizaine d'années de spectacles à la dure dans les bars, j'avais 27 ans quand mon groupe et moi avons décidé de participer à un concours organisé par la station de radio CKOI-FM, *L'Empire des futures stars*. Cette compétition de la fin des années 80 est probablement l'ancêtre des populaires émissions de télé *Star Académie* et *La Voix*. Nous avons alors réussi l'impossible, remportant la palme du meilleur groupe. Premier prix du concours sous le bras, nous avons la possibilité d'enregistrer un album dans un studio professionnel.

Grâce au concours, j'ai alors rencontré Michel Bélanger, de la maison de disques Audiogram. Ce producteur m'a bien fait comprendre qu'il s'intéressait beaucoup à moi. Il nous avait fait venir en studio prétendument pour entendre tout notre matériel original. Mais cet homme intelligent avait quelque chose d'autre en tête. Avec tout le respect du monde, il faisait passer un test à tous les membres du groupe.

Étions-nous prêts à endisquer? À produire un album des ligues majeures? Malheureusement pour mes musiciens, et j'en ai encore de la peine aujourd'hui, je fus la seule candidate retenue. Moi qui ne voulais que travailler en groupe, je me retrouvais toute seule. Ou soliste. J'en ai eu le vertige pendant plusieurs mois et j'avais peur de ne pas être prête à relever ce défi.

Longtemps avant de remporter les honneurs du concours *L'Empire des futures stars* et d'écouter les propositions d'enregistrement, j'avais le profond désir de sortir du style heavy métal et je ne voulais plus chanter dans une ambiance de bar. Je voulais m'éloigner de ce milieu où je ne me reconnaissais plus, et où j'étais de moins en moins à l'aise. Certes, j'avais la voix pour ce genre de musique, mais l'arrogance qui l'entoure ne me convenait plus. Moi la maman, je ne vibrais plus dans cette énergie.

Je me revois encore, assise sur la banquette arrière, dans le camion de tournée entre deux étuis de guitare, à me faire la promesse, les deux yeux fermés et la main sur le cœur:

«Je fais la demande de bien vivre de ma musique d'ici trois ans, donc avant de souffler mes 30 chandelles. Enfin, quel bonheur ce serait de pouvoir vivre de MA musique! Je vais enregistrer un album. Tout le monde fredonnera mes chansons. À partir de maintenant, j'ordonne et je décide de ma vie. Guidez-moi pour que je réalise tout ce que je dois faire pour me rendre jusque-là.»

Néanmoins, je tiens à spécifier que jamais, au grand jamais, je n'ai eu le moindre désir de devenir une vedette. Passer à la télé, voir mes photos partout, etc., je n'ai jamais eu ces prétentions. Et j'insiste: jamais! La musique, seulement la musique, était mon rêve ultime.

Je me suis ainsi programmée et je me suis mise à visualiser quelqu'un de bon et de beaucoup grand que moi, qui me guidait dans toutes mes décisions. Particulièrement celles de ne jamais m'éloigner de mon âme, de mon objectif et de mon chemin.

À l'aube de mes 30 ans, grâce à la confiance de Michel Bélanger et d'Audiogram, j'ai donc enregistré et sorti mon premier album en 1990. Cet album éponyme a été couronné d'un succès majeur, et s'est écoulé à plus de 200 000 exemplaires.

Oufffff! J'avais peur de perdre l'équilibre! Je ne possédais plus ma

vie. J'étais complètement étourdie et je me disais: *Heureusement que j'ai 30 ans! Heureusement que j'ai 30 ans!*

On me voyait partout. J'ai même traversé l'océan pour aller chanter en Europe. Tout ce que j'avais visualisé et demandé s'était concrétisé, et même beaucoup plus... Toutes mes pensées et tous mes désirs se sont matérialisés, conformément à mes souhaits émis sur la banquette arrière du camion de tournée.

Encore aujourd'hui, quand je ferme les yeux, je revis intensément tout de ce moment et j'en revois les images, jusqu'à en sentir l'odeur de fumée de cigarette du vieux tacot.

Effectivement, sans aucun doute possible, j'ai été guidée.

C'est drôle que je raconte que je ferme les yeux, car à mes débuts comme chanteuse, c'était ma marque de commerce. Lorsque je chantais devant les gens, je fermais les yeux. Peut-être par timidité, pour être dans mon monde ou pour ne pas voir ce qui se passait devant moi.

Pour tout vous dire, dans les bars à cette époque... c'était préférable de ne pas avoir les yeux ouverts. En témoigne d'ailleurs la pochette de mon premier album, où mes yeux sont clos: je suis dans mon monde... L'expression sur mon visage, je la reconnaissais à peine. Quand j'ai vu la pochette pour la première fois, j'ai dit:

«Ben voyons, c'est pas moi, ça! Paisible, sereine, calme? C'est pas moi, ça! J'ai pas ça en moi.

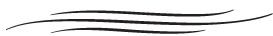
— Ben oui, c'est toi! me répondait mon entourage. C'est toi qui nous as donné ce cliché...»

Pourtant, c'était la première session de photos de ma vie et j'étais terrifiée. Je n'avais aucune idée de la façon d'agencer mon image et je manquais d'assurance. J'avais même emprunté du linge, j'avais enfilé un ancien veston de bar et j'avais mis mes vieilles bottes country westerns.

En fermant les yeux, j'ai visualisé ma vie, mon rêve. J'ai surtout compris que tout ce que je voulais pouvait se concrétiser. J'avais déjà lu, adolescente, l'ouvrage *La Puissance de votre subconscient* de l'auteur Joseph Murphy. J'avais testé la force de mon subconscient, la puissance de ma volonté, et ce pour quoi j'étais venue au monde... c'est-à-dire: écrire et chanter. Gagner décemment ma vie à chanter. Utiliser ma voix, mes mots et ma musique au service des autres. Telle était ma quête.

CHAPITRE 7

Ma prière



Tout porte à croire que nous sommes guidés.



Sans même le savoir, ma demande à l'univers, au Bon Dieu, à l'énergie qui m'habite ou à celle qui circule (qu'importe le nom que vous lui donnez!), a résonné quelque part, et j'ai été entendue. Encore de nos jours, avant chaque spectacle, je rentre à l'intérieur de moi et je demande qu'on m'accompagne. C'est une sorte de mantra que je répète constamment pour mieux me centrer et canaliser toutes les énergies nécessaires pour accomplir ce que je dois faire. Comme je me plais à le dire: «Je fais ma prière!»

J'ai compris l'importance de ma prière lors d'un concert que j'allais donner, accompagnée par l'Orchestre symphonique de Montréal. Jean-François Rivest, le chef d'orchestre par intérim, m'avait lancé cette remarque:

«Laurence, j'ai rarement vu quelqu'un avec une capacité aussi grande à se centrer.»

C'était pour moi tout un compliment.

Me recentrer avant une performance est invariablement un passable obligé. Un acte essentiel. Un peu comme les routines des sportifs de haut niveau. J'ai toujours pris le temps d'entrer à l'intérieur de moi avant chaque performance. Même à mes débuts, quoique davantage de façon inconsciente.

Or, je suis diagnostiquée TDAH, avec tout ce que ça comporte (distractions, manque de concentration, etc.). Je vous livre une anecdote à ce sujet: mes musiciens ont toujours eu la manie de modifier mes paroles et de me fredonner leurs «saudines» nouvelles versions des textes de mes chansons, surtout quelques minutes avant d'entrer sur scène...

Donc un jour, croyez-le ou non, j'ai chanté: «Troupeaux de chèvres, de vaches et de veaux»! au lieu de: «Troupeaux de haine, de larmes et de maux». Et je pourrais écrire un livre entier sur des situations semblables à celle que je viens de vous raconter. Et de bien pires encore. Les «snoreaux» savent très bien ce qu'ils me font subir encore aujourd'hui, à moi, aux prises avec le déficit de l'attention.

De plus, j'aimerais aborder un autre aspect de mon métier. Oui, j'ai eu le trac au début de ma carrière, mais maintenant, c'est différent. Ce n'est pas un excès de confiance, loin de là, mais c'est plutôt une forme d'abandon, je lâche prise. Tout coule plus facilement par la suite (évidemment, si on ne déconne pas avec mon texte avant le lever de rideau). Et j'entre sur scène dans une énergie de paix, de sérénité. Dans un état de «générosité», prête à offrir. Ma prière est celle-ci:

«Accordez-moi les bons mots, les bons gestes, la bonne note, la bonne intention... Accordez-moi de faire en sorte que ce talent que vous m'avez offert puisse servir, apaiser et donner du bonheur...»

C'est ma façon de m'ancrer dans le moment présent. Quand j'arrive pour donner un show, je ne suis pas ailleurs, ni hier, ni demain, ni tantôt. Je vis intensément chaque moment qui se présente, je puise une motivation dans chaque regard que je croise et qui suscite tout de suite une résonance en moi. Je suis ouverte à tout ce que je vois et ressens. Une réaction, une parole, une émotion qui m'inspirent. Pour évoluer dans cet état de réception, il faut s'abandonner à une seule et unique chose à la fois.

J'ai souvenir d'un homme présent à mon spectacle que je voyais pleurer à gros sanglots, comme s'il évacuait toutes les peines de sa vie à l'écoute de la chanson *Comme tu me l'as demandé*. Je considère que c'est un des grands textes de M. Serge Lama, dont mon ami Guy Rajotte et moi avons composé la musique.

Les gens se retournaient pour regarder cet homme en larmes et moi, je l'accompagnais en pensées. J'étais là, avec lui, à ressentir toute sa tristesse comme si nous étions seuls dans la salle, lui et moi. Je voyais dans ses yeux mouillés que ma présence le rassurait. Sans ma capacité d'abandon, je ne l'aurais sans doute jamais remarqué.

C'est la différence majeure entre les spectacles en salle et les festivals à grand déploiement, à l'extérieur. Je trouve quand même le moyen de fixer du regard non pas une personne à la fois, mais plusieurs en même temps, à ces festivals. J'ai absolument besoin de ces moments de «vérité».

Ma prière me permet d'être au diapason. Au diapason des autres... et de moi-même.

CHAPITRE 8

L'importance des principes ou le courage de nos convictions



Tout porte à croire qu'avoir des principes, c'est se tenir debout, bien droit, même dans la tempête.



C'est pas parce que je suis une fille que je vais faire la vaisselle et que je vais chanter!», avais-je lancé à mon premier *band* lors de notre performance initiale «gig» à Paspébiac en Gaspésie, fin des années 70.

Je vous rappelle qu'à mes tout débuts, vu ma timidité maladive, il n'était pas question pour moi de me placer debout à l'avant-scène devant les gens pour chanter. L'envie était loin de manquer, mais vous n'avez pas idée de la gêne envahissante qui me privait de cette expérience. Donc, je me cachais derrière tous les instruments dont je jouais.

Cette phrase, aussi courte qu'elle puisse être, résume parfaitement qui j'étais et qui je suis. Sans le savoir ni en avoir conscience, j'avais le courage de mes convictions. Toute ma vie, j'ai eu la volonté de défendre les gens, les choses et les causes qui me tiennent à cœur. Et ça s'appelle: AVOIR DES PRINCIPES.

J'ai encore en tête une autre situation où mes «fameux» principes ont guidé ma ligne de conduite et délimité celle des autres. Je vous ai parlé précédemment de Michel Bélanger, ce producteur rencontré par l'entremise de *L'Empire des futures stars*. Comme il avait décidé de travailler avec moi pour l'enregistrement d'un album, il m'a invitée à souper dans un grand restaurant que je ne connaissais pas, évidemment, moi pauvre comme Job. Une rencontre dans le but de mieux nous connaître qu'il valait mieux ne pas rater.

J'acceptai donc l'invitation et je me présentai à la date et l'heure convenues du rendez-vous. Je me vois encore devant le restaurant.

Jamais de ma vie je n'aurais pu ne serait-ce que regarder l'enseigne et le menu d'un tel restaurant. La table d'hôte revenait plus cher que mon cachet d'une semaine.

Dans ma tête, à cet instant précis, j'étais convaincue que cet homme voulait se moquer de moi. J'avais en mémoire la biographie de la grande chanteuse française Édith Piaf, qui racontait qu'un comédien français, accompagné de plusieurs amis, l'avait invitée à manger du homard dans un restaurant réputé. Elle avait par la suite compris que ce comédien avait choisi ce restaurant parce qu'elle ne savait pas décortiquer un homard. Juste pour rire d'elle et la ridiculiser devant tout le monde.

Je me sentais donc comme Édith Piaf devant son assiette de crustacés..

Moi, je sais très bien comment décortiquer un homard, mais je ne connaissais rien à l'étiquette à table, à la coutellerie qui n'en finissait plus et au menu pompeux et compliqué, où il n'y a même pas de club sandwich! Maudite insécurité! Maudites peurs!

Après plusieurs minutes d'hésitation, je me décidai donc à entrer. Je me souviens m'être dirigée vers lui d'un pas décidé, alors qu'il était déjà attablé. Rendue à côté de lui, je lui déclare:

«Vous savez, moi, ce genre de souper-là, ça ne m'impressionne pas. Vous ne m'attraperez pas avec ça!»

Devant ma réaction et mon arrogance, M. Bélanger, en gentleman qu'il était et qu'il est toujours, m'a regardée tendrement et, avec un sourire, il m'a répliqué:

«Assieds-toi. Tout va bien. N'aie surtout pas peur de moi. Je veux juste te dire que j'aime vraiment ta poésie, tes textes et ta musique. Et je voudrais sincèrement travailler avec toi.»

Je me suis donc assise en face de lui et je l'ai écouté. À ce moment précis, j'ai tout de suite su que je pouvais lui faire confiance. Et c'est ce qui s'est passé! Vingt et un ans de confiance et de collaboration.

Mes principes, c'est ça! Même si je risquais de perdre ce contrat, personne ne rirait de moi. Ne pas m'en laisser imposer.

Donc, quelques mois plus tard, avec ce grand homme, Michel Bélanger et son équipe, j'entre en studio. Moi, la chanteuse qui roule sa bosse et qui «rocke» dans tous les bars sombres du Québec depuis une quinzaine d'années, je n'avais aucune idée de ce qui allait m'arriver. Aucune espèce d'idée du mode de fonctionnement dans le milieu professionnel. Le pari était grand, mais Audiogram et Michel Bélanger avaient de l'instinct.

Un an plus tard, l'album sort enfin. Tout se déroule à une vitesse plus que folle. Un tsunami d'émotions me secoue. Brassée dans le

tourbillon et toute la folie de la sortie de mon premier album, je n'en crois ni mes yeux ni mes oreilles.

Et c'est au début de cette période fructueuse qu'on m'offre l'occasion de m'intégrer à deux mégaspectacles dans le cadre de la Fête nationale du Québec de 1990. Un premier spectacle à Québec, et le second à Montréal. Dans ces années-là, la Fête nationale représentait réellement un moment fort et puissant sur le plan politique. Un rassemblement de foules où se multipliaient tous ces beaux drapeaux bleu et blanc. Le fleurdelisé qui, malheureusement, s'élève de moins en moins. C'était LA fameuse Fête nationale suivant l'échec de l'accord du lac Meech, un projet avorté de réforme constitutionnelle dans un contexte de tensions politiques entre le Québec et le reste du Canada.

Arrive le moment de la conférence de presse pour annoncer la programmation des deux événements. Plusieurs photographes et journalistes de tous les médias sont présents. Du Québec et de partout ailleurs dans le monde. Moi, sans aucune expérience dans ce type d'exercice médiatique, je me retrouve parachutée devant une cinquantaine de micros, de photographes et de caméras aux côtés des légendes et des grands noms de la chanson québécoise: Paul Piché, Michel Rivard, Diane Dufresne et Gilles Vigneault.

À ma grande surprise, c'était à leur demande que moi, Laurence Jalbert, qui représentais la relève, j'avais été invitée à faire partie des spectacles, à leurs côtés. Moi, la fille de Robert et d'Edna. Moi, la petite fille rousse de Rivière-au-Renard. Moi la timide, gênée, «insécure», mais baveuse, pas top-modèle pour deux cennes, je n'aurais jamais pu imaginer un scénario semblable. Me retrouver aux côtés de ces monuments de notre chanson québécoise.

Et grâce au ciel, je me débrouille assez bien même si je tremble de la tête aux pieds. J'avais l'impression que tout ce que j'avais appris, vécu et lu au fil des ans me servait enfin, à ce moment marquant de ma carrière.

Fin de la conférence, vient le temps de prendre les photos. Les photographes nous demandent alors de prendre place et c'est à ce moment que Diane Dufresne, dans toute sa grandeur, sa splendeur et tout son caractère, décide de quitter les lieux. Nous avons donc réussi à ne prendre qu'une seule photo avec elle. Heureusement, le cliché était bon. Mais maintenant, il fallait continuer sans elle. Je me retrouve donc, la seule femme avec les gars. Soudainement, un photographe s'avance et me demande à voix haute:

«Laurence, est-ce que tu voudrais te mettre à genoux devant les hommes pour ma photo?

— À genoux devant les hommes?»

J'avais très bien saisi le sens et la portée de la requête du photographe. Moi, la femme, agenouillée devant les hommes debout, derrière. Spontanément, devant toute l'assemblée, je lui ai répondu :

«Non! Je ne me mettrai pas à genoux. Je ne me mettrai jamais à genoux!»

À cause de cette riposte, on aurait pu me bannir à vie du milieu. Moi, la recrue, j'avais osé dire non. En fait, je respectais mes principes. J'avais tout simplement tracé ma limite. Dans les secondes qui suivirent, on pouvait entendre une mouche voler dans la salle. À mon grand soulagement, et dans toute sa grandeur d'âme, M. Vigneault m'a prise doucement par les épaules, dans un geste paternel, et a regardé la meute de photographes en disant :

«Madame Jalbert va rester debout. Madame Jalbert ne se mettra pas à genoux devant les hommes.»

J'en ai encore des frissons juste à y penser. Pour moi, c'était symbolique. Hautement symbolique. J'ai eu le courage de demander le respect, grâce à mes principes. Non, je ne suis pas Jeanne d'Arc et je n'ai surtout pas l'intention de mourir comme elle. Quoique, quelquefois, quand je me retourne vite, vite, je sens les effluves de fumée... Hi! hi!

Par la suite, on m'a toujours traitée avec respect, parce que, comme l'avait souligné M. Vigneault, je m'étais tenue debout. Si je n'avais pas fait valoir mes principes, je crois que je n'aurais jamais reçu tout ce que j'ai obtenu par la suite. J'y crois fermement.

Il y a plusieurs années, on m'avait déjà proposé de signer un autographe sur l'affiche d'un politicien connu. Un autographe accompagné d'une demande spéciale.

«Il faudrait signer: "À l'honorable monsieur Untel..."

— À l'honorable? dis-je.

— Oui, à l'honorable...»

Étant donné le caractère qu'on me connaît, j'avais alors répondu :

«Pour moi, l'adjectif "honorable" s'applique à quelqu'un qui sauve des vies. Si cette personne était un ambulancier, une infirmière, un chirurgien cardiaque ou qu'elle opérait des enfants dans le ventre de leur mère, là je signerais avec grand plaisir "honorable". Même si c'est un protocole relatif à son poste de politicien, jamais je ne signerai "honorable" à côté de son nom.»

Je pourrais vous relater des tonnes d'exemples de ce genre, où mes principes ont imposé MA limite. Je pourrais en faire le thème d'un livre tellement j'en ai en mémoire.

Comme la fois où j'allais en entrevue à la radio et où, quelques minutes avant d'entrer en ondes, j'ai entendu l'animateur de l'émission

dénigrer le spectacle de mon ami Patrick Norman. Spectacle qu'il n'avait même pas vu, de son propre aveu en ondes!

J'arrive alors en studio... le feu dans les yeux et sous les bottines! J'étais en furie. On ne touche pas au monde que j'aime! Surtout pas si c'est de la pure méchanceté gratuite. En me voyant arriver, l'animateur me dit tout gentiment:

«Ah! Madame Jalbert! Quel plaisir...»

Sans même lui laisser le temps de terminer sa phrase, je lui assène:

«C'est toi qui vas réaliser l'entrevue? Non, c'est pas vrai. Un autre va la faire, j'espère! Parce que je ne m'adresse pas et ne parle pas à un individu comme toi qui rit de quelqu'un sans savoir de quoi il parle. Ça ne se fait pas!

— Euh...

— T'as ri et descendu Patrick Norman sans avoir vu son spectacle... Tout ça, gratuitement! Pourquoi? T'es béni des dieux parce que tu as un micro et que tu t'adresses au monde. J'espère que t'as honte de ce que t'as fait... Parce que moi, là maintenant, j'ai honte de toi!»

Des animateurs de radio avec ce type de discours, j'en ai trop entendu au cours de ma carrière. Des Jeff Fillion de ce monde qui ont tenté de salir mon ami Dan Bigras, qui font tellement de tort avec leurs mots... et qui sont encore en ondes aujourd'hui. Ça sert à quoi? Les mots, sur n'importe quelle plateforme, ne devraient jamais servir à démolir. Et quand ça arrive, ça nous en révèle beaucoup plus sur la personne qui parle que sur l'artiste ou la vedette immolée sur la place publique.

Petite, toute petite personne...

Un autre exemple: cette fois, j'étais en entrevue à Québec dans une station de radio avec un animateur qui était le roi des ondes de l'époque dans la Belle Province. Assise devant lui en studio, j'étais exposée à la lumière; elle entraînait par la fenêtre devant moi et montrait bien la couleur de mes cheveux et mon visage. J'étais en tournée de promotion pour parler de mon nouvel album. L'animateur commence alors son entrevue de la sorte:

«Laurence Jalbert, comment ça se fait que vous ayez les cheveux roux et les sourcils bruns?»

J'ai tellement reculé mon siège subitement que je suis convaincue que les auditeurs ont entendu le bruit de la chaise qui grinçait sur le plancher. Je me suis appuyée sur le bord de son bureau de travail, en le regardant droit dans les yeux:

«Heille! Est-ce que j'ai du temps à perdre, moé, là? Coudonc, c'est-tu parce que t'as pas de cheveux que tu veux parler de ceux des autres? C'est ça, t'es complexé? Tu t'en prends à moé parce que toé

t'en as pas... Chers auditeurs et auditrices, j'ai pas de temps à perdre avec lui, désolée, c'est trop ridicule! Je suis ici pour parler d'un travail d'équipe qui dure depuis des mois. Je suis ici pour parler du résultat de ce travail, dont je suis si fière, c'est-à-dire mon album. Je suis ici pour dire que depuis des mois, je n'ai presque pas vu mes enfants et ma famille. Et la première question qu'on pose porte sur la couleur de mes sourcils! Eh ben moi, c'est non! Je reviendrai vous en parler, mais pas avec lui!»

Et je suis sortie!

Quelques années plus tard, cet animateur m'a avoué:

«Heille, j'ai rarement vu quelqu'un avec autant d'aplomb que toi.

— T'appelles ça de l'aplomb? Moi j'appelle ça autrement», lui répondis-je.

Que ce soit sur la rue, sur une scène, à un événement promotionnel ou dans la vie de tous les jours, c'est totalement non négociable qu'on me respecte, mes valeurs et moi. Ainsi soit-elle!

Autre fait cocasse, à l'épicerie cette fois, dans la rangée de la caisse pour 12 articles et moins, j'ai quelques produits, en fait j'en ai 12, plus la bouteille d'eau que je tiens dans la main. La caissière me regarde avec insistance et me dit, avec une petite voix plus que désagréable:

«Vous avez 13 articles et vous êtes dans la rangée de 12...

— Euh, oui. Effectivement.»

Je me passe la réflexion suivante: *Non, non, je rêve, c'est pas vrai! Je ne suis pas en train de vivre ça pendant que la Terre chambranle, que la Lune et le Soleil nous tombent su'a tête, et que Donald Trump est toujours au pouvoir. Non, non, non, je rêve!*

Et à ce moment, j'ai regardé les gens derrière moi qui avaient un sourire en coin, j'ai porté ma bouteille d'eau à ma bouche et je l'ai bue d'un trait.

«OK, maintenant j'en ai 12! Tout va bien, la Terre ne s'est pas arrêtée de tourner, le gaz est toujours aussi cher et le reste et le reste, on passe à un autre appel!»

En fait, selon moi, avoir des principes et des valeurs qu'on affiche, ça se compare à un accent qu'on arbore fièrement. C'est comme un drapeau dans sa gorge. C'est avoir un attachement profond pour sa langue, un pays, ses racines.

Avoir des principes, c'est se tenir droit. C'est avoir le courage de ses convictions et se tenir debout même dans la tempête.

CHAPITRE 9

Le petit mot magique: merci



*Tout porte à croire que le tout petit, mais si puissant mot **merci** peut changer des vies.*



Au fil de toutes ces années passées en tournée, entourée de merveilleuses personnes, j'ai appris l'importance de l'esprit d'équipe, du travail d'équipe. Grâce à cette façon de voir, je me suis toujours connectée à l'autre, et vice versa. Que ce soit à mes côtés sur scène (musiciens, techniciens, éclairagistes) ou à n'importe quel niveau, à gauche, à droite, en avant, en arrière, au-dessus, je traite tout le monde également. Je parle à tous et toutes de la même façon. Parce que sans lui ou sans elle, sans eux, je ne serais pas là, tout simplement.

J'éprouve une gratitude infinie pour toutes ces personnes. Ces gens avec qui et pour qui je travaille. Des musiciens qui m'ont déjà accompagnée m'ont raconté que pendant deux ans en tournée, ils avaient joué avec un artiste très connu (dont je vais taire le nom) qui n'avait jamais, au grand jamais, eu la décence et le respect de les présenter au public. C'est à des lieues de ma philosophie. Ce n'est même pas une question d'obligation! Selon moi, c'est plus que normal de nommer ceux et celles qui nous ont permis de faire vibrer, voyager, rire et pleurer toute une salle.

«Mesdames et messieurs, je vous présente... Pour moi, ils sont les meilleurs musiciens au monde!»

Je ne peux pas faire autrement, devant un tel travail d'équipe. D'ailleurs, tout se travaille en équipe. Comme je dis souvent à la blague: «On ne fait même pas les enfants tout seul!» Tenez, lorsque je vais à l'épicerie et que je prends un article sur une tablette ou un fruit sur un présentoir. Je suis consciente que même si c'est sa tâche, une personne a pris le soin de les placer. Mais quand on fait notre épicerie, on n'y pense pas... C'est fou comme on n'a pas vraiment conscience de

ce qui se passe autour, de ce que les autres font pour nous.

La gratitude, c'est aussi prendre soin de ses proches, mais aussi des autres. La loyauté se veut une autre valeur essentielle, entre amis. Entre professionnels également. Comme le fait de payer son monde et son équipe. Je n'ai pas 50 000 amis, mais ceux que j'ai dans la vie ont de l'importance à mes yeux.

Avec le temps, on fait tous un tri dans notre entourage. On s'entoure de gens qui nous ressemblent. Des gens avec lesquels on peut s'accorder sans devoir se protéger, le droit d'être bien. Des gens qui nous aiment tels que nous sommes. Et plus on vieillit, plus le goulot de la bouteille rétrécit.

Mais ceux qui restent sont exactement comme moi.

Dans la bonté...

Dans la gratitude...

Dans la loyauté...

Chaque jour où la vie m'offre le cadeau inestimable de me réveiller, d'ouvrir mes yeux, de voir, de sentir, de ressentir, d'entendre, alors chaque fois, je dis:

«Merci!»

CHAPITRE 10

Nos choix



Tout porte à croire que: «Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront.»

— RENÉ CHAR



Ce n'est pas toujours évident de voir la réalité en face, mais je crois honnêtement qu'il le faut. On ne peut passer toute une vie à jouer à la cachette! Le matin, seule devant ton miroir, les yeux bouffis et les cheveux en tempête, te vois-tu tel que tu es? Si tu es moindrement lucide, la réponse est oui. Sinon, sincèrement, je crois que tu as une fausse image de toi. C'est vraiment cette photo retouchée que tu veux présenter aux autres à longueur de journée? Te rends-tu compte de l'épuisement qui te guette? Tu veux réellement perdre autant de force et d'énergie à jouer un rôle? À cela, je réponds:

«Non. Moi je n'ai pas envie de paraître au lieu d'être, même avec le métier que j'exerce. Parce que, selon moi, malgré les opérations, le botox, les faux cils, les fausses fesses, les faux seins, c'est irréversible, un jour, tout finit par se faner. Pendant que l'«Être», lui, continuera sans cesse de grandir, et si on le souhaite, et fait tout pour y arriver, il grandira toujours en beauté. Cette beauté de l'âme et du cœur qui brille plus que les plus beaux diamants du monde. Mais, comme bien souvent, on doit effectuer des choix.

Demeurer consciente que toute la responsabilité de nos choix nous incombe, comprendre un jour ou l'autre que nous ne sommes pas les victimes de nos vies, mais que nous en sommes bien les maîtres... c'est de cette façon que je m'approche le plus de ce qu'on appelle: la liberté. Non, nous n'avons pas choisi notre enfance et nos blessures. Non, nous n'avons pas choisi nos parents. Mais par contre, nous avons le pouvoir de choisir à partir de maintenant, en tant qu'adultes

responsables, majeurs et vaccinés.

Ce que mon père, ma mère, mon ex-conjoint, ma sœur, la pluie, le beau temps ont pu faire dans le passé, c'est derrière moi. J'ai maintenant le devoir et le pouvoir de choisir les différents filtres par lesquels toutes ces blessures se guériront. J'ai maintenant le pouvoir et la connaissance voulue afin de déballer tous ces cadeaux mal enveloppés. Avec patience et temps, bien sûr. Pourquoi? Parce qu'ainsi MA vie trouve sa voie.

On entend souvent des gens dire à tort:

«Si j'avais fait ceci. Si j'avais cela. Si mon père avait voulu que...»

Je leur réponds en riant:

«Moi, les seuls *si* que j'accepte dans ma vie, c'est les *si* qu'on retrouve dans la gamme...»

Les «*si*» ne nous mènent nulle part. Il ne faut donc jamais regretter le passé. Ne jamais retourner dans le passé et lui permettre de contrôler la suite de notre vie. Début vingtaine, je me souviens d'avoir écrit la phrase suivante, sans aucune conscience de ce qu'allait être ma vie et de la fameuse lourdeur du passé:

Le passé, ne le regarde pas; lui, il te voit.

Oui, nous pouvons jeter un coup d'œil en arrière, de temps en temps, pour ne pas redire les mêmes bêtises ou commettre les mêmes erreurs en espérant des résultats différents. Pour paraphraser le célèbre physicien Albert Einstein, nous sommes la somme de nos choix.

L'un des exemples les plus frappants d'un «*si j'avais*», dont j'ai été témoin il y a quelques années se déroula à la caisse d'une épicerie (encore!). L'anecdote m'a tellement frappée que j'en raconte souvent l'histoire à de jeunes artistes qui rêvent de faire carrière. C'est l'histoire de la caissière chanteuse.

Arrivée au moment de payer, la caissière lève les yeux vers moi, me reconnaît et me lance:

«Ah! Madame Jalbert, je suis si contente de vous voir! J'aime tellement ce que vous faites. Vous êtes une inspiration pour moi!

— Ah! Merci madame. Ça me fait chaud au cœur de vous entendre.

— Vous savez quoi, moi aussi j'aurais été chanteuse!

— Vous auriez été chanteuse? lui demandai-je, pas trop sûre de comprendre le sens de son affirmation conjuguée au conditionnel.

— Oui, oui. Moi aussi, si j'avais voulu, j'aurais été chanteuse. Je chantais vraiment bien. Tout le monde me le disait!

— Ah oui, mais qu'est-ce qui s'est passé? Vous êtes tombée malade? Qu'est-ce qui est arrivé?

— Ben non, c'est pas moi. C'est à cause de mon mari.

— Ah! Votre mari est tombé malade...

— En fait, non. Mon mari ne voulait pas.

— Ne voulait pas...?

— Mon mari ne voulait pas que je devienne chanteuse.»

Sa réponse m'a scié les jambes. Tout bonnement, comme si c'était naturel, cette femme m'avait répondu que parce que son mari ne voulait pas qu'elle chante, ou qu'elle poursuive son rêve, elle était là, devant moi, debout derrière une caisse. Son mari qui, supposément, l'aimait.

J'ai dû tourner cent fois ma langue dans ma bouche avant de lui répondre. Je ne cessais de me répéter qu'il ne fallait pas que je la blesse. Pour moi, une personne qui en aime une autre n'a pas le droit de vie ou de mort sur les rêves de l'autre. C'était trop important pour moi de trouver les mots justes. Je me suis penchée sur son comptoir et je lui ai dit tout doucement:

«Regardez-moi dans les yeux, madame, car ce que je vous dis est vrai. Moi, je viens d'un petit village en Gaspésie. Mes parents n'étaient pas riches du tout. Je n'étais pas la plus belle, loin de Julie Masse ou Pamela Anderson. Si j'avais écouté ne serait-ce qu'une infime partie de ce que les gens me disaient de faire ou ne pas faire, je ne serais pas devant vous et vous ne m'auriez jamais fait de si beaux compliments. Je serais peut-être derrière la caisse d'à côté.»

À la fin de ma phrase, j'ai vu dans ses yeux que je l'avais saisie et qu'elle avait compris mon message. Il me fallait formuler les bons mots. Il fallait que je le dise. Je ne dis pas toujours ce que je pense, de peur de blesser, mais parfois, il y a des situations où tu ne peux pas t'empêcher de réagir. J'aurais pu lui dire:

«Ben là, pourquoi vous n'avez pas laissé votre mari? Pourquoi vous vous êtes laissé faire comme ça?»

Là, je serais entrée dans une autre histoire.

«Ben là, qu'est-ce que je vais faire toute seule... Oui, mais je l'aime...»

Il n'y a personne, ni le plus beau ni le plus fin des hommes sur cette terre, ne m'aurait privé de faire ce métier. D'ailleurs il n'est toujours pas né, celui qui oserait essayer de m'en empêcher...

Non, mais imaginez, on ne se serait jamais rencontrés, ni jamais souri. Vous ne m'auriez jamais raconté vos histoires de vie et de survie. Je n'aurais jamais entendu vos magnifiques témoignages inspirés de mes humbles chansons.

Effectivement, cette dame avait bien fait un choix. Le choix de ne pas s'être choisie.

Cette autre belle histoire illustre parfaitement ma pensée, c'est-à-dire que nous sommes la somme de nos choix. Le héros en est mon ami Dan, le guitariste. Dan, le virtuose.

Dan, c'était un grand guitariste que j'engageais quand j'allais jouer dans mon patelin. C'était un bon vivant, un gars souriant, la bonté sur deux pattes – un Gaspésien, quoi! Je parle de lui à l'imparfait, car il est malheureusement décédé il y a quelques années.

À l'époque, il travaillait à la salle de spectacle de Petite-Vallée. Il s'occupait de toutes les jobines, montait les décors et faisait aussi de la musique. Un jour, je ne sais plus pour quelle raison, il maniait une scie ronde. C'était sûrement pour un décor de théâtre. Pendant qu'il était concentré sur l'objet en question, dans un moment de distraction, il s'est accidentellement tranché deux doigts avec la scie. Vous imaginez la catastrophe pour un guitariste!

Tout se déroula très vite, selon ce que Serge, le gars qui travaillait à ses côtés, m'a raconté. Serge ramassa délicatement les deux doigts par terre, les enveloppa dans un chiffon et tous les deux, partirent à l'hôpital le plus proche. Après plusieurs heures d'intervention chirurgicale minutieuse, les médecins ont heureusement pu recoudre ses deux doigts.

Quel drame! Un très grand guitariste, qui enseignait la musique et qui jouait de tous les instruments, se retrouvait avec deux doigts sectionnés et recousus. Comme si un caricaturiste perdait la main avec laquelle il dessine. À l'hôpital, on ne cessait de lui répéter:

«Nous avons réussi à recoudre tes doigts, mais ça ne reviendra peut-être jamais comme avant.»

Dan aurait très bien pu se perdre dans des excuses comme:

«Ma vie est foutue!!! Qu'est-ce que je vais faire? Si je n'avais pas eu cet accident... Si on ne m'avait pas demandé de faire ce foutu travail... Si... Si... Si...»

Non, mon ami Dan n'a pas tenu le discours du «si». Il aurait pu décider d'apprendre à gratter la guitare de l'autre main. Il aurait pu s'apitoyer sur son sort. Mais non! Il a choisi de ne pas se vautrer dans le passé et d'avancer contre vents et marées. Malgré la pénible épreuve qu'il traversait. Il a travaillé fort. Tous les jours. Il a fait le choix dans l'adversité de persister. Et il a réussi! À force d'acharnement et d'exercices, il a relevé le défi. Il est revenu au même niveau qu'avant l'accident. Peut-être même meilleur qu'avant!

On ne prend conscience de la véritable valeur de quelque chose qu'après l'avoir perdu...

Dan Gaudreau en a fait la preuve. La preuve qu'on a le choix d'avancer au lieu de s'apitoyer sur son sort. Lève-toi et marche, comme on dit! Vas-y. Ce que tu veux, c'est à toi d'aller le chercher.

C'est ton choix. Si tu veux qu'un autre choisisse pour toi, ça aussi c'est ton choix.

Je n'apprends rien à personne en vous disant que le plus difficile des voyages est celui que l'on fait à travers soi. C'est simple à dire, mais autrement plus ardu à faire. Si nous sommes le moins honnêtes envers nous-mêmes et si nous avons un minimum de respect pour soi, nous avons le devoir de nous choisir.

Plusieurs fois, j'ai eu à choisir. M'écraser ou foncer. J'ai encore le souvenir de mon premier show aux Francofolies de La Rochelle en France où j'ai eu à faire un choix.

Je venais tout juste de sortir mon premier album et c'était la folie ici au Québec. Mes musiciens et moi, on était fous comme des balais d'aller en France. Nous enchaînions les spectacles, sans nous permettre une pause.

Nous débarquons donc en France, et dès le lendemain matin, autour de 10 h, nous effectuons notre test de son. Le spectacle avait lieu à 14 h. Le test étant terminé, quelques heures avant de monter sur scène, j'ouvre ma valise de tournée, j'en sors mes vêtements, et là, je hurle comme un loup:

— NOOOONNN! J'ai pas fait ça!!! Espèce de tête de nœud! Mon premier concert en France et j'ai oublié mes souliers! J'ai juste mes gougounes en plus...»

Je n'avais, dans ma valise, que des chaussures à talons aiguilles, que je n'avais pas portées encore et que je ne pourrais pas porter non plus. D'ailleurs, je ne sais pas du tout pourquoi je les traînais dans ma valise depuis tout ce temps. J'aurais donc dû les jeter bien avant.

Mais là, je suis réaliste: zéro temps pour magasiner une nouvelle paire. Faudrait donc que j'entre entre scène «jouquée» comme une poule sur des échasses ridicules. J'ai l'air complètement folle.

J'arrive donc sur scène avec ces «gréments», qui en plus me font horriblement mal. Moi, la femme, la chanteuse qui voue une importance capitale à être bien et à être connectée sur une scène, en harmonie avec tout ce que j'ai envie de dire et de dégager. Je suis là, toute croche, crispée. Peur de m'enfarger dans les fils et de me casser les palettes en tombant. On est loin de la chanteuse centrée. Mais là, ce n'est pas tout. Si seulement il n'y avait que mes chaussures qui me faisaient mal... C'est pas compliqué, tout allait de travers!

Comme dans un mauvais dessin animé où la fumée se met à sortir d'un ampli, les séquences de partitions (que je croyais essentielles à mon spectacle) cessent de fonctionner; à cause de ça, on est forcés de couper des chansons. Quand on dit: «Ça va mal, ça va mal!» Dans ma panique, je me disais:

Ça c'est maudit, je viens de sortir un album. C'est mon seul et unique.

Je n'ai que 11 chansons. Les seules chansons que nous pouvons jouer à ce moment-ci, sans amplis ni séquenceurs, sont des chansons que je faisais avec mon band avant la sortie de mon album. Des chansons d'influences blues, country, folk et la plupart en anglais. Or, on est aux Francofolies de La Rochelle. Laurence, tu ne vas pas jouer des chansons en anglais aux Francofolies! Tu ne peux pas faire ça!

J'avoue que là, j'ai eu un moment de désespoir. Mes pieds qui me font souffrir, la fatigue, le décalage horaire et l'équipement qui nous lâche, un morceau à la fois. On se dirige vers la catastrophe! Et tout à coup, je me suis retournée, j'ai regardé mes gars et j'ai crié tout en lançant mes maudits souliers:

«Les gars, rock'n'roll, calvaire! Rock'n'roll!»

Alors là, mes musiciens se sont avancés à mes côtés au-devant de la scène, et nous avons joué du blues. Du folk. Des chansons originalement en anglais que je traduisais en français! Le lendemain matin, toutes les unes des journaux français titraient:

«C'EST LA JANIS JOPLIN FRANCOPHONE!!!»

Nous les avons tous jetés par terre! J'avais suivi mon instinct, le flux, ou le *flow*, comme on dit en anglais. L'important pour moi, c'était de transmettre ce que je portais en moi, et non aux pieds. Il n'était pas question que je me laisse déconcentrer par un vêtement ou une circonstance. Surtout pas avec mon essentiel souci d'honnêteté.

Oui, cette fois-ci et plusieurs fois dans ma vie personnelle et professionnelle, j'ai choisi. Peut-être que j'ai eu des doutes sur le moment ou par la suite, mais il reste que j'ai choisi. Je ne vous dis pas que ce soir-là, couchée dans mon lit après le spectacle, incapable de dormir, je ne me suis pas répété mille fois cette phrase:

Mais qu'est-ce que j'ai fait là? Mais pourquoi je suis de même? Pourquoi j'ai agi comme ça?

Et toutes mes incertitudes sont tombées le lendemain matin, à la lecture des critiques. On ne parlait que de nous! Et je dois probablement à ce spectacle la signature de mon premier contrat en France avec FNAC, une très grosse maison de disques à l'époque, qui, comme beaucoup de maisons de disques aujourd'hui, est disparue. Avec eux, je sortis mes deux premiers albums en Europe. Mais n'est-ce pas une belle conclusion à une histoire de «choix»!

Je compare souvent l'importance de nos décisions à une belle journée de vacances ensoleillée. Quand ça va bien dans ta vie, que ton ciel est bleu, la mer est calme. D'accord, il y a bien quelques petits nuages qui pointent à l'horizon mais ils sont loin. Très loin. Là, tu sirotes ton petit verre sur ta terrasse et tu es juste bien. Tu relaxes et à ce moment précis tu penses vraiment que toute ta vie va continuer comme ça. La peur, le doute, l'insécurité, tout ça est désormais en

vacances. Silence radio. Mais tout à coup, petit à petit, les nuages se rapprochent, deviennent de plus en plus gros et de plus en plus noirs. De plus en plus menaçants. Tu les vois et tu te dis:

Bah non, ça n'arrivera pas! Je suis trop bien pour que ça arrive.

Mais quand on y réfléchit, lorsque tout va bien dans nos vies, on ne pense pas à travailler sur soi. Pas besoin de faire d'efforts puisque tout coule de source. C'est le bonheur total. Pourquoi chercher des bibittes où il n'y en a pas? Mais là, tu ouvres les yeux et constates que les gros nuages noirs sont maintenant au-dessus de ta tête. Là, tu sais qu'il va se passer quelque chose et que l'orage va te tomber dessus. C'est au-dessus de toi, c'est clair.

L'orage, c'est l'épreuve, le deuil, l'accident, les chocs dans ta vie, les séparations, les maladies. Il faut que tu bouges. Tu dois absolument te tasser, te secouer et, vite fait, t'abriter, te protéger et chercher des solutions. Tu dois comprendre pourquoi tout ça t'arrive à toi et pas au voisin et surtout, avec le recul, tu dois trouver un sens à ce que tu es en train de vivre pour un jour te rendre compte que ce détour forcé, ce choc, était peut-être une mise à jour de ta vie.

CHAPITRE 11

Ma famille, la plus belle de mes chansons d'amour



Tout porte à croire que ma famille est un chêne.



«Allô! Ma petite maman! Comment vas-tu ce matin? Est-ce que tout va bien? Tu te remets de ton opération? me demande mon fils Nathan au bout du fil. Je suis inquiet de te savoir toute seule à la maison, toi qui viens de te faire opérer.»

Mon fils Nathan m'appelle tous les jours.

«Ah! Allô Nathan! Oui, je vais bien. Ne t'inquiète pas mon fils, y'a plein d'amis qui viennent me voir. Et j'ai aussi les trois chiens qui me tiennent compagnie!

— Content d'entendre ça, maman. Je t'aime, ne l'oublie jamais (ces mots suivent toujours son *Je t'aime*). Tu sais que je suis là si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Je t'aime aussi, mon fils, ne l'oublie jamais non plus. Mon fils, je serai toujours là.»

Je. Serai. Toujours. Là. Quatre mots qui résonnent au plus profond de mon âme. Quatre mots qui illustrent parfaitement l'importance de la famille pour moi. Le seul amour inconditionnel qui compte, à nos enfants, à notre famille. Nos parents. Les liens les plus forts qui soient, qui vont au-delà du sang commun qui coule dans nos veines.

Je suis la digne fille, et fière de l'être, de Robert Jalbert et d'Edna Dumaesq, issue d'un petit, mais du plus beau des petits villages en Gaspésie, Rivière-au-Renard. Désolée pour les autres, mais j'ai un parti pris. J'ai grandi dans une famille qui n'était pas riche du tout, pas parfaite non plus. Mais je sais très bien, avec le recul, que mes parents ont tout simplement fait de leur mieux, ils ont composé avec ce qu'ils pouvaient et ce qu'ils avaient reçu. Comme nous le faisons tous,

d'ailleurs. Nous allions quand même en vacances en été. Pas loin, mais on sortait du village. Je ne dis pas que nous mangions du steak tous les jours à la table, mais nous avons toujours mangé à notre faim. Parfois, des *beans* (fèves au lard) pour dîner; d'autres fois, du gruau pour souper. Et tout ce temps, avec mes yeux d'enfant, je croyais que c'était comme cela dans chaque famille.

Quand j'avais six ans, ma mère a commencé à travailler au magasin de mon oncle Paul. Je sais maintenant que si elle avait eu le choix de travailler ou ne pas travailler à l'extérieur, elle aurait opté pour la deuxième possibilité. Évidemment. J'ai un souvenir, très lointain, mais incrusté dans mes cellules. J'y revois ma mère – mon père étant parti sur une de ses p'tites «brosses» – à genoux sur le plancher, son petit couteau à patate dans les mains, en train d'essayer de récupérer une pièce de 25 cents coincée sous le prélat. Un 25 cents, qui avait probablement été échappé pendant la construction de la maison et qui, à force de marcher dessus, laissait deviner sa forme.

Ma sœur Danie, de quatre ans mon aînée, me racontait même qu'elle se rappelait que quelqu'un était venu couper l'électricité une fois, faute de paiement.

Jamais, au grand jamais, je n'ai souvenir d'avoir souffert du froid ou de la faim. Edna, ma mère, était une femme forte. En fait, elle n'avait pas le choix. C'était aussi une dame fière et très coquette. Mais une fierté bien placée. Une fierté qui faisait d'elle une femme droite, débrouillarde, volontaire comme à peu près toutes les femmes de l'époque au Québec.

De ma mère, j'ai appris tant de choses, notamment ce que voulait dire «travailler fort». Chaque fois que j'entends l'expression, je pense à elle. Je n'ai pas hérité de ses talents, ni en couture, ni en rénovation, ni en jardinage. Tout simplement, parce que je n'y ai jamais été obligée. Elle, oui. Elle n'avait tout simplement pas le choix. C'était ça ou rien.

J'ai entendu si souvent ma mère faire ce vœu: «Quand je vais gagner le million! Quand je vais gagner le million!»

Gagner le million: c'était le rêve auquel elle s'accrochait, semaine après semaine. Comme trop de gens, malheureusement... Probablement, juste avec les billets qu'elle a pu acheter au cours de sa vie, elle aurait eu plus d'argent que ce qu'il lui restait dans son compte bancaire, le jour de sa mort. Lorsque ma mère est décédée, mon frère, ma sœur et moi avons constaté qu'il n'avait que 400 dollars dans son livret.

Jamais, au grand jamais, elle ne nous aurait demandé quoi que ce soit. Elle ne s'est jamais plainte. Juste pour vous dire, vers la fin de leurs vies, tous les étés, mes parents portaient cueillir des bleuets dans

le bois, pas seulement pour se faire des tartes ou des confitures. Ils les vendaient parce qu'ils avaient besoin du peu d'argent que ça leur procurait.

Si j'avais su. Si nous avions su... Je comprends maintenant le désespoir de ma mère, le jour où elle avait égaré ses lunettes dans un bosquet. À quel point nos parents les ont cherchées rapidement pendant des jours. C'est sûr, elle n'avait pas d'argent pour en acheter d'autres. Encore, si nous avions su. Inconsciemment, en prêchant par l'exemple, Edna m'aura enseigné l'indépendance, la force de caractère, la volonté, la générosité.

Selon moi, une famille parfaite avec une éducation parfaite, ça n'existe pas, sauf dans les films. Mes parents m'ont élevée de leur mieux avec ce qu'ils pouvaient, «au meilleur de leurs capacités». Je m'entends encore, début vingtaine, naïve et insouciante, me répéter: *Moi, je vais changer le monde! Moi, je vais y réussir. Les autres avant moi n'ont fait qu'essayer. Moi, je n'éduquerai pas mes enfants comme mes parents m'ont éduquée! Moi, je vais faire mieux. Moi, moi, moi.*

Euh! Non. C'est pas vrai. Pas vrai pantoute. Le but n'est pas de faire le contraire de nos parents avant nous. Le but, c'est de faire comme eux, c'est-à-dire: de notre mieux.

Ma mère, pour toutes sortes de raisons, avait énormément de difficultés à dire «Je t'aime», mais elle nous démontrait son amour chaque jour, chaque minute, chaque seconde. Mais le dire, elle trouvait cela trop difficile. Tandis que, de mon père, les «Je t'aime» sortaient comme des éternue-ments! Il en distribuait à volonté et c'était tout un clown. J'ai tellement entendu mes oncles et mes tantes supplier mon père d'arrêter de parler et de les faire rire, car ils n'en pouvaient carrément plus. Mes «tantes» se croisaient les jambes en criant:

«Arrête, Robert, arrête, tu vas me faire pisser dans mes culottes!»

J'ai probablement hérité d'une petite partie de son côté clownesque. Certains jours, eh bien, le clown était triste. Et quand papa avait envie de pleurer, il le faisait. À cette époque, même encore aujourd'hui, peu d'hommes avaient le courage de pleurer devant tout le monde. Lui, oui. Le plus drôle, c'est que la seconde d'après, il aurait pu faire éclater des verres avec son beau gros rire!

Avec lui, à la maison, il n'était pas question qu'on soit de mauvaise humeur, surtout le matin. Moi, la bougonneuse, particulièrement au début de l'adolescence, j'ai entendu cette rengaine tous les matins:

«Bois un grand verre d'eau, tu vas voir, ça va passer!»

Bon, ça ne fonctionnait pas, mais au moins, je n'avais plus soif!

Ai-je vraiment besoin de vous expliquer à quel point la famille est importante pour moi? Je la vois comme un immense chêne, fort et

solide, inébranlable, au milieu d'un champ désert. Et si on s'en approche, on constate ce que l'on ne voyait pas de loin: les racines, dont quelques-unes à la surface, mais on peut deviner à quel point elles sont fortes et profondément ancrées dans cette terre vivante.

Je ne suis pas du genre à juger et jamais je ne porterai de jugement sur les gens qui ne veulent pas d'enfants. Il y en a plein dans mon entourage. Ils ont leurs raisons et je les respecte. Petite histoire là-dessus: un soir que j'avais invité une grande amie à souper pour célébrer ses 50 ans, elle a pris son verre, le troisième, je crois, et m'a dit:

«Merci pour l'invitation, ma chère amie! Je lève mon verre à toi, tes enfants et tes petits-enfants!»

J'ai vu tout à coup son regard se transformer. Les yeux pleins d'eau, la gorge nouée par l'émotion, peut-être un peu aussi par les effets de l'alcool. Elle continua:

«Je te regarde, toi, tu vas vieillir et tu vas toujours avoir tes enfants autour de toi... Mais moi, c'est différent. Je n'ai personne. Ma mère mourra bientôt et je serai... toute seule. Je réalise qu'aujourd'hui, à 50 ans, il est trop tard», conclut-elle avec un sanglot dans la voix.

Derrière ces quelques mots qu'elle venait de prononcer, j'ai ressenti toute la lourdeur de sa peine immense. J'étais bouleversée par cet aveu, moi dont le bagage familial est bien garni. J'ai bénéficié de la richesse d'avoir une famille, des enfants, des parents, des frères et des sœurs. D'heureux sentiments m'assaillent, quand j'y songe. J'ai eu le privilège de me faire appeler: «Maman». Maman, le plus beau mot du monde.

«Maman, jus! Maman, eau! Maman, pipi! Maman, bobo! Maman, caca! Maman, maman, maman...»

Comme ce fameux soir avec mon amie, ou lors des différentes conversations avec mes musiciens, le thème de la famille fait souvent partie de nos discussions. Combien de confidences ai-je entendues, après des spectacles, dans la loge, verre de vin ou de bière à la main! Des hommes, mais surtout des femmes, m'avouaient:

«Ah mon Dieu, non, non. Des enfants? Je n'en veux vraiment pas! Non!»

Chaque fois, à l'écoute de ces révélations sur le fait de ne pas avoir d'enfants, je me pose toujours la question: *Mais pourquoi?*

Chacun a son parcours. Parfois, une enfance difficile justifie ce choix: la personne ne veut manifestement pas reproduire ce qu'elle a vécu. Parfois, la peur pour la carrière nous prive de cette joie: ce corps de femme idéal qui pourrait changer... Chacun, chacune a ses raisons. Je comprends. C'est dans cette énergie que j'accueille respectueusement leurs propos. Chaque fois, je détecte un message

sous-jacent, mais je préfère rester en mode écoute, j'évite d'en parler à quiconque se confie.

La bonne nouvelle, c'est qu'on pourrait changer d'idée en cours de route. J'en suis l'exemple parfait. Moi, à l'adolescence, quand je voyais des enfants sur le trottoir, je changeais de trottoir au lieu de les croiser! Affronter un enfant dans toute son honnêteté et sa franchise? J'avais trop peur de ça, moi l'inquiète et la complexée.

Le jour où je suis tombée enceinte, même dans la pauvreté et les pires conditions qu'on puisse imaginer, j'ai changé mon fusil d'épaule. Je portais un enfant. Je portais la vie. Un renouveau se préparait à l'intérieur de moi. Le fait de devenir maman allait complètement bouleverser le reste de mon parcours de vie, mais pour les bonnes raisons. Vrai, tout a changé. En date d'aujourd'hui, malgré vents et marées, j'affirme haut et fort que mes enfants et mes petits-enfants sont, de loin et de très loin, la plus belle mélodie que j'ai créée de ma vie.

CHAPITRE 12

Jessie, mon idole



*Tout porte à croire qu'on peut donner ce que l'on n'a pas reçu. Ma fille
Jessie en est la preuve vivante.*



J'ai eu le grand bonheur de vivre deux grossesses. J'ai reçu le plus incroyable des cadeaux que la vie puisse offrir: deux enfants d'amour: Jessie et Nathan.

Je suis tombée enceinte à 23 ans, à l'époque où je hurlais ma vie dans les bars. Je me souviens parfaitement du jour où j'ai appris la nouvelle. Nous étions en Beauce. C'est bien ancré dans ma mémoire, car le même jour, un de mes amis musiciens a foncé avec sa voiture dans un mur de béton.

Bien sûr, ce jour est resté gravé à jamais dans mes neurones. Car combien de fois, dans une vie, la mort et la vie se côtoient-elles à quelques heures d'intervalle? Avec la joie et la peine qui m'ont inondée à tour de rôle, ma grossesse a alors pris une signification différente. Force est de constater que c'est un peu beaucoup l'histoire de ma vie: une grande joie, une peine; un grand bonheur, un épouvantable malheur. C'est fou à quel point, quand j'y pense, ma vie continue de suivre cette tangente. Peut-être que pour les têtes dures comme la mienne, c'est la seule façon de comprendre les messages ou de trouver un sens à tout ça.

À cette époque, je demeurais dans un appartement infesté de coquerelles, rue Sainte-Catherine, à Montréal. Ce n'étaient pas les conditions idéales pour une femme enceinte. L'appartement était mal aéré et mes nausées étaient intenses. Je vivais dans la pauvreté mais, à mes yeux de femme qui portait la vie en moi, j'étais la plus riche du monde. J'étais la plus belle et la plus heureuse, la plus grande, parce que j'attendais un enfant. Je ne savais pas encore que c'était une fille même si, au fond, je l'ai toujours su. Je n'ai donc jamais pensé à

trouver des prénoms de garçon. Le seul prénom que j'ai retenu du début à la fin de ma grossesse a été Jessie, celui de ma fille.

Avec le travail dans les bars et le train de vie qui l'accompagne, cette première grossesse ne s'est pas déroulée comme dans un scénario de film idéal. Bonne santé et bonne alimentation avec la vie de bar? Oubliez ça, c'est carrément impossible. Mon *band* et moi pouvions passer des mois, en Ontario, au Nouveau-Brunswick ou au Québec, mal logés et mal nourris: souvent à se taper un seul repas par jour. Je mangeais très souvent au Dixie Lee de Paspébiac. Avouons que c'est loin de ce que les plus jeunes s'imaginent lorsqu'ils envisagent une carrière dans la chanson. N'est-ce pas?

Malgré tout, je possédais le trésor le plus merveilleux du monde parce que je portais la Vie. C'était la seule chose qui importait et qui comptait pour moi.

Quelques jours avant la date prévue de la naissance de ma fille, par césarienne, mes parents adorés sont arrivés chez moi, à ma grande surprise. Heureusement qu'ils étaient là. Parce que le papa, lui, quand mes eaux ont crevé, a regardé l'heure sur l'horloge de ma chambre d'hôpital avant de s'éclipser en disant: «Oh! Merde, il faut que je parte travailler, moi!»

Le mot «famille» ne veut pas dire la même chose pour tout le monde...

Mon papa fut donc le premier homme à tenir Jessie dans ses bras. J'ai toujours les larmes aux yeux quand je repense à ce moment-là. Je le revois prendre tout doucement ma fille et la regarder, admirer sa chevelure blonde et ses yeux bleus –comme sa première fille qu'il avait enterrée et perdue, sacrifiée au nom de l'Église et de la religion. (Voir mon livre précédent, *À la vie, à la mer*, page 113). Avec tout ce que j'ai appris plus tard, par rapport à ma petite sœur décédée, j'ai pu comprendre à quel point l'arrivée de ma petite fille blonde a dû les bouleverser profondément.

Jessie n'était pas une enfant facile, comme on dit. Mais admettons que ce n'est jamais facile non plus d'élever une enfant toute seule. Et j'ai fait de mon mieux. Néanmoins, je ressens beaucoup de culpabilité, que je tente encore de surmonter. Jessie n'était pas une enfant qu'on pouvait entrer dans un moule spécifique. Son éducation a donc été une tâche plus complexe que je ne l'anticipais. Moi, la mère-chanteuse, toujours sur la route, jamais à la maison, je me sentais seule et démunie.

Sans argent pour payer une gardienne, ne serait-ce que pour les répétitions, j'étais obligée de l'amener avec moi. Souvent, certains musiciens roulaient de gros yeux. En effet, une enfant de deux ou trois ans, particulièrement ma Jessie, ça déplace de l'air. Aussi, parfois, je

pouvais partir pour un mois à Val-d'Or, à Caraquet ou ailleurs.

Avec les tournées, les spectacles et la responsabilité de ma fille, dormir n'était même pas une option. Heureusement, je suis insomniaque et cela ne date pas d'hier. Par chance, *Passe-Partout* existait. Ça me permettait de dormir 30 minutes le matin et 30 minutes le soir! Et heureusement que le maquillage existe! Surtout le cache-cernes...

Comment ai-je pu passer au travers? Cela tient du miracle. Tout ce temps avec si peu d'aide autour de moi, à part mes parents, qui étaient toujours là quand j'en avais besoin, mais qui ne pouvaient pas me suivre dans ma tournée des bars. Je ne voulais surtout pas en abuser, d'autant plus que le trajet Gaspé-Montréal, ça coûte des sous... et ça monopolise du temps.

Jessie a donc grandi avec un père absent et une mère toujours partie, à faire tourner des ballons sur son nez! Je vous raconte un moment de grande souffrance que j'ai vécu face à la culpabilité de mes longues absences.

Il y a plusieurs années, j'étais porte-parole d'un événement culturel à Gaspé. On m'a demandé d'embarquer sur un bateau pour naviguer dans la baie de Gaspé, avec un homme déguisé en Jacques Cartier. Je saluais tout le monde attroupé sur le bord de l'eau, comme si j'étais une duchesse du Carnaval de Québec ou la reine d'Angleterre, tiens! Et je vis tout à coup, parmi tous ces gens sur la rive, ma belle petite fille blonde qui avait les bras croisés. Je savais qu'elle était fâchée contre moi. Elle avait totalement raison. Une fois de plus, je l'avais laissée chez mes parents pour l'été. Un été de trop. Je n'ai même pas pu la prendre dans mes bras, à mon départ pour l'aéroport, quelques heures plus tard. Et j'ai repris l'avion pour un autre contrat, sans elle...

Je ne trouverai jamais les bons mots pour exprimer la terrible souffrance qui m'habitait lors de mes absences et de nos séparations. C'était mon choix d'exercer ce métier, pas celui de ma fille. Plusieurs fois je partais de longues semaines en Europe pour la promotion de mes albums; à mon retour, je constatais avec une tristesse énorme que j'avais raté des moments importants de sa vie. Ses succès, ses joies, ses peines, ses blessures au genou, ses angoisses et ses peurs. Je n'étais pas à ses côtés lors de ces moments cruciaux ou éprouvants.

Dans ce temps-là, Skype et FaceTime n'existaient pas. Je lui parlais le plus souvent possible au téléphone, mais à plusieurs reprises, elle ne voulait même pas me parler. Elle souffrait tellement et je la comprends. Donc, au moment de décider si on déménageait ou non en France, la réponse n'a pas été longue à venir, je vous en passe un papier. Il a suffi que ma fille s'y oppose:

«Maman, ze veux pas aller en France! Ze veux pas encore changer

d'école. Ze veux pas perdre mes amis.»

Bien sûr que j'allais respecter ma fille. Premièrement, mes enfants ne sont pas des décorations, et deuxièmement, soyons honnêtes, je n'avais nulle envie de quitter mon pays. J'aime relever des défis, mais pas au détriment de ma vie de mère, de ma famille. Et malgré les efforts et les investissements des producteurs québécois et français, j'ai refusé de traverser l'océan.

Je me suis fait haïr pour avoir dit oui à ma famille, mais ça me passe 10 pieds par-dessus la tête! Je ne fais aucun compromis quand il est question de ma famille.

Aujourd'hui, Jessie a grandi, elle a presque 37 ans. Je vois ce qu'elle est devenue, et ce n'est pas compliqué, je le dis et le répète, jusqu'à en devenir bleue:

«Ma fille, c'est mon idole!»

En elle, elle n'a su garder que les beaux souvenirs et toute la laideur s'est évanouie.

Jessie est une maman maintenant. Elle a cinq petits «cocos» qu'elle aime plus que tout, sans oublier Nolan, le jeune fils de son conjoint, qu'elle considère aussi comme un de ses «cocos». Elle élève ses enfants au mieux de ses connaissances et de ses capacités, dans le respect de leurs particularités et de leur personnalité. Les règles et les tâches sont les mêmes pour tous. Son fils aîné Noah souffre du syndrome d'Asperger, un trouble du spectre de l'autisme (TSA). Jessie et le papa sont allés chercher de l'aide et les soins nécessaires pour leur fils. C'était inimaginable, presque surréaliste, qu'un enfant de cinq ans dise à sa maman qu'il voulait mourir. En entendant cette confidence, ma fille s'est dit:

Non, non, non, ça ne peut pas être normal. Il faut aller chercher de l'aide.

Et c'est ce qu'ils ont fait, son conjoint et elle.

Ma fille Jessie est donc dévouée, corps et âme, à ses enfants. Est-ce qu'elle reproduit ce qu'elle a vécu dans son enfance? Est-ce qu'elle a le profil type d'une mère absente de la maison, partie en tournée? Non.

Un jour, ma fille affligée de divers problèmes de santé, et aux prises avec d'énormes souffrances physiques dans cette période, plante ses beaux yeux mouillés dans les miens, et me dit: «Ça sert à quoi, maman? J'ai mal partout, j'ai été abandonnée par mon père. Ça m'a donné tel et tel comportement, tel et tel problème, telle façon de réagir, et ça a fait de moi ce que je suis. Toi qui n'étais jamais là, toujours partie avec 200 shows à donner par année.»

Du même souffle, elle ajoutait: «Maman, une fois que j'ai mis le doigt sur le bobo, les bobos, je fais quoi avec? Par où je commence?»

Mon enfant, ma fille adorée, était au désespoir. Et moi...

Mais, c'est en verbalisant ça, en exprimant la colère et sa grande tristesse, qu'elle a trouvé en elle «les» réponses. Et la première, tout en haut de la liste, était: «J'ai besoin d'aide!»

J'ai souvent moi aussi levé le drapeau blanc...

«Aidez-moi!»

Et elle est allée en chercher. J'aurais tellement voulu lui suffire comme mère, mais malgré mes tonnes de «je t'aime», je ne pouvais pas, moi toute seule, l'aider comme elle en avait besoin.

Aujourd'hui, Jessie va mieux, elle va même très bien.

Cette femme de 36 ans rebondit à chacun de ses problèmes et transforme chaque jour la laideur en beauté, parfois sans même sans apercevoir!

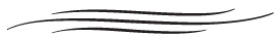
Elle continue de cheminer depuis cette fameuse question: «Je fais quoi de tout ça, de tout ce que j'ai sous ma peau?»

Qu'importe notre âge, ce qu'on vit, pour qui, pourquoi et avec qui... quand le verre est trop plein... le contenu déborde.

Je n'apprends rien à personne, n'est-ce pas?

On le sait tous...

À partir du moment où l'on a un doute, eh bien, la réponse nous parvient!



*«Le courage n'est pas l'absence de peur,
mais la capacité de la vaincre.»*

— NELSON MANDELA



Quand elle a accouché de son premier enfant, j'ai moi aussi reçu le plus beau des cadeaux. J'ai obtenu énormément de cadeaux dans ma vie. La santé, l'amitié, la confiance, l'inspiration, les bras ouverts... Mais le plus beau, c'est assurément le jour où Jessie m'a demandé d'assister à l'accouchement de son premier enfant. Noah, chocolat, pâté chinois, caramels avec ça (j'ai débaptisé et rebaptisé chacun de mes petits-enfants comme ça!).

«Maman, je veux que tu sois là quand je vais accoucher.

— Hein! Tu veux que je sois présente à l'accouchement? Mais pourquoi? En quel honneur?»

Évidemment, j'étais folle. Folle de joie!

«Maman, je te connais: s'il arrive quoi que ce soit, je sais que tu vas prendre les choses en main. Je serai rassurée de te voir à mes côtés.»

N'est-ce pas là la plus grande preuve de confiance qu'elle pouvait m'offrir? Par la suite, elle est devenue une doula, qui accompagne la maman à la naissance. Jusqu'à son quatrième enfant, elle a aidé des femmes durant leur grossesse, à leur accouchement, et les a guidées aussi après. Tout en élevant ses propres enfants.

La plus grande souffrance qu'un parent puisse ressentir, c'est de voir son propre enfant souffrir. Un jour que j'étais sur la route en voiture, Jessie m'appelle et, par ses sanglots et ses pleurs, je comprends qu'il vient de se produire quelque chose de grave. Gaël est décédé dans son ventre tout chaud. Gaël, ce petit garçon, qu'elle chérissait et elle attendait, avec le papa bien sûr. J'étais sans mot, sans voix, et encore une fois, loin d'elle. Jessie était une enfant que j'ai rarement vu pleurer, même très jeune, mais cette fois-là, elle était anéantie. Elle qui, plus qu'à son tour, m'a abreuvée de phrases comme la suivante, le matin au téléphone:

«Go, maman, courage, c'est une maudite belle journée pour recommencer! Go, maman, go!»

Et quelques mois plus tard, je ne l'oublierai jamais, j'étais en pleine répétition, mon cellulaire sonne, c'est ma fille. Et je me dépêche de répondre:

— Maman, je n'en peux plus...» murmure-t-elle, la voix éteinte.

Je suis tout de suite allée la rejoindre, je l'ai laissée pleurer toutes les larmes de son corps, et une fois qu'elle s'est calmée, je lui ai annoncé:

«Je t'ai trouvé quelqu'un, je t'ai trouvé de l'aide. Ta souffrance m'est insupportable.»

Même si je n'ai pas subi le deuil d'un enfant, j'ai vécu l'innommable souffrance de perdre mon petit-fils Gaël. Certes, j'avais eu très peur de perdre un enfant, mon Nathan qui est né très prématurément. Sous le dôme de verre de son petit lit bizarre à l'hôpital, je l'ai vu ô combien de fois mourir et renaître, au son des machines qui indiquaient que son petit cœur cessait de battre, et puis les mêmes machines qui annonçaient son retour à la vie. Je devais avoir un cœur en béton pour supporter tout ça.

Jessie est belle et forte. Comme une lionne, elle prend soin de ses bébés. Elle est exactement comme moi, et comme tout parent qui se respecte. Le message est clair: vous ne touchez pas à la prune de mes yeux, à la chair de ma chair. Elle élève ses enfants d'une façon que je ne lui ai pas montrée. Moi qui ne lui ai jamais donné le portrait familial de la parfaite petite famille dans le sens de maison-métro-

boulot-dodo... Jamais. Elle ne reproduit donc pas ce qu'elle a vécu. Elle fait et accomplit ce que personne ne lui a enseigné.

Mon idole Jessie est la preuve vivante qu'on peut parfaitement donner ce qu'on n'a jamais reçu. Si elle avait pris la décision d'être une victime de son vécu, son enfance carencée, de ce qu'elle n'a pas reçu, eh bien, je ne vous parlerais pas de mon héroïne préférée comme ça aujourd'hui.

CHAPITRE 13

Nathan, mon survivant



Tout porte à croire qu'il faut croire... en soi.



À 37 ans, la Vie m'a de nouveau offert le plus beau des présents: mon fils Nathan. Je suis tombée enceinte par accident à un moment où mon couple était, comment dire, dysfonctionnel. Je ne pouvais pas en croire mes yeux à la vue des nombreux tests de grossesse que j'ai effectués, parce que je ne pouvais pas admettre tout simplement que j'étais enceinte. Cependant, à l'âge où j'étais rendue, je savais que c'était ma dernière grossesse, ma dernière chance. Je n'arrivais pas à m'en persuader. Moi la contrôlease, je perdais presque le contrôle de mes émotions. J'ai compris que je ne rêvais pas quand je me suis retrouvée au dépanneur avec un pot de cornichons dans une main et de la crème glacée dans l'autre! Là, mes amis lecteurs, plus de doute possible...

Comme j'ai longuement raconté dans mon premier ouvrage, *À la vie, à la mer*, mon fils Nathan est né prématurément après 26 semaines à grandir dans mon ventre. Et jusqu'à ce qu'il atteigne quatre ou cinq ans, donc durant toute sa petite enfance, je ne pourrais pas compter le nombre de fois où j'ai dû me précipiter d'urgence à l'hôpital ni toutes les fois que j'ai dormi sur un lit de camp à côté de lui, hospitalisé. Je crois même que son premier mot a été:

«BOBO! Bobo, maman!»

Mon fils, c'était un enfant facile et très, très doux. Tout petit, même bébé, il était conscient des dangers autour de lui. Connaissez-vous beaucoup d'enfants qui, à deux ou trois ans, du haut d'un escalier, vont dire:

«Nathan bobo, Nathan bobo!»

Il était comme ça, mon Nathan. Je crois sincèrement qu'un petit

être ayant subi autant d'assauts, d'agressions, de douleurs, de résonances magnétiques et de traitements ne ressent ni ne voit les choses de la même façon qu'un bébé pour qui tout s'est bien déroulé. Il reste immanquablement des séquelles, des échos, dans sa «matière blanche», qui le rendent ni mieux ni pire, juste différent. Nathan n'a heureusement aucun souvenir de cette période-là. Pas consciemment, en tout cas.

J'ai appris très tôt le genre de caractère avec lequel je devrais négocier toute ma vie. Quand un jour, âgé d'à peine trois ans, mon petit homme, assis sur le divan à regarder les dessins animés, me signale ceci :

«Il fait bobo! Il fait bobo!»

Je cours dans le salon et je m'aperçois qu'il pleure à gros sanglots en regardant la télé. Et il me redit :

«Non, il fait bobo, il fait bobo!»

Je me tourne vers l'écran et je constate qu'un des personnages du dessin animé frappait l'autre à grands coups de bâton. Eh bien, mon Nathan pleurait à chaudes larmes pour celui qui se faisait tabasser. Je vous rappelle que c'était un dessin animé... J'ai presque eu envie – je l'ai peut-être fait – de me prendre la tête à deux mains. Je savais qu'avec un enfant aussi sensible et fragile, j'étais dans de beaux draps. Et lui aussi, malheureusement.

Hypersensible veut aussi dire: différent des autres. Il l'était déjà par son petit gabarit de prématuré. Mais hypersensible veut aussi dire INTIMIDATION ASSURÉE. C'est un fait, tous les jours, il revenait de l'école en mille morceaux. Pas dans les premières années du primaire, mais en approchant du secondaire, ça s'est précisé et cela empirait de jour en jour.

Combien de soirs, combien de fois l'ai-je ramassé, en boule dans son petit lit! J'avoue que je ressentais énormément de colère, mais tout ça ne nous servait à rien. Un faux + un faux égaleront toujours un faux. Nathan était le genre d'enfant qui prenait soin de tout le monde dans la classe, particulièrement de ceux et celles qui avaient des différences physiques. Il prenait leur défense, il se plaçait devant eux pour les protéger. Nathan, encore aujourd'hui, est un homme gentil, un vrai de vrai, doux et généreux.

J'avais pourtant, avec son consentement bien sûr, été cherché de l'aide psychologique, entre autres. Mais je le ramassais toujours en mille morceaux.

Je vais maintenant vous raconter un miracle: une histoire vraie, du genre qui change à tout jamais le cours d'une vie. Le cours de sa vie.

Il était en 2^e année du secondaire. Il arrive à la maison après l'école avec une lettre qu'il me remet. Puis il m'annonce:

«Heille, maman! J'ai reçu une invitation pour la Soirée Méritas de cette année!»

J'en étais tellement heureuse et fière. Je me disais que ça allait lui faire du bien. Un baume sur son cœur. Quelques jours avant le soir du mérite, il me demande:

«Maman, j'aimerais tellement m'habiller pour que papi et mamie (au ciel?) soient fiers de moi.»

Et moi de répondre:

«Oui, mais qu'est-ce que tu veux porter?

— J'aimerais que tu m'achètes une belle chemise et une cravate.»

Et là, dans ma tête, ça tourne et je cogite. J'ai beau retourner la question de tous bords tous côtés, je me doute bien qu'on s'en va vers la catastrophe s'il se présente, ainsi accoutré, devant ses «intimideurs». Je lui ai quand même répondu:

«Mon amour, si c'est ce que tu veux, on va aller t'acheter ta chemise et ta cravate.»

En souhaitant bien sûr, en silence, qu'il change d'idée. Mais non, il a tenu son bout.

À peine arrivée dans la salle pour apprécier le moment présent, parmi des centaines de parents, je réfléchis toujours, il n'y a pas à en sortir.

Nous voici donc assis, Nathan, son papa et moi, sur des petites chaises de métal confortables, d'ailleurs, à la soirée des Méritas. Tout fier, les épaules droites dans ses nouveaux vêtements, Nathan est prêt. Moi, la maman, qui ai si peur de voir mon bébé souffrir encore, je me suis posé la question, tellement j'étais échaudée par la dernière année: *Pourquoi on est ici?* Ça peut vous sembler complètement farfelu, mais je redoutais qu'on ait invité mon fils pour rire de lui. J'insiste, parce que cette année-là a été difficile pour lui et moi.

Alors la soirée commence. La directrice de l'école, qui agissait à titre de présentatrice de la soirée, fait ses annonces. Plusieurs Méritas sont distribués, et toujours rien à mon Nathan. Et tout à coup, ça se met à débouler. Un, deux, trois, quatre, cinq Méritas en ligne, «back à back», comme on dit. Mon Nathan qui se lève, s'assoit, se relève et se rassoit, chaque fois que la présentatrice nomme un élève. Et, de fois en fois, je me dis: *Y a tellement les épaules drettes qui ne passera plus dans' porte!*

Et la soirée se termine avec la remise du dernier Méritas, celui de la directrice de l'école. Pendant sa présentation, elle précise que ce dernier prix sera remis à son «petit prince», en citant des pensées extraites du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. Et devinez qui a reçu ce dernier honneur? Mon tout petit, mais très grand, Nathan William-

Jalbert.

J'ai tellement pleuré sur ma petite chaise de métal. Je pleurais de joie, bien entendu. Parce que je savais très bien qu'à compter de ce jour, de cette fameuse soirée, mon garçon ne serait plus jamais le même. Ce genre de tape dans le dos est si essentiel dans une vie, car pour moi, et ce que je connais de la vie, c'est l'estime de soi, avec tout ce que ça comporte, qui ouvre devant nous des routes, des directions insoupçonnables. Je ne parle surtout pas d'ego et de prétention. Je fais allusion à la confiance en soi, tout simplement.

Il me vient en tête le passage de ma chanson *L'Arche de Noah*, tirée de mon album *Tout porte à croire*. Ce passage traite de la peur. Oh! Combien de peurs sont engendrées par notre manque d'estime et de confiance en soi!

*Crois ou non ce que je te raconte,
Que malgré tout pour moi
La vie n'est pas un long combat,
Que les peurs, ce sont des eaux profondes
Elles attendent que tu navigues jusque-là
Mais l'amour, c'est l'océan qui s'ouvre devant toi.*

Après cette soirée marquante, nous sommes allés marcher tous les deux. J'étais si fière de lui, avec sa belle chemise et sa cravate au cou.

«Nathan, est-ce que tu sais, mon ange, qu'à partir de maintenant ta vie ne sera plus jamais la même? D'ailleurs, regarde-toi, tu as déjà changé. Tout ce que les autres te reprochaient et toutes les raisons pourquoi on t'intimidait et qu'on riait autant de toi... eh bien, tu vois, on t'a récompensé pour ça. On t'a récompensé pour ce que tu es.»

En bonne maman «fière-pète» et comblée, j'ai bien sûr fait encadrer tous ses Méritas. Quand mon fils a des doutes sur quoi que ce soit, quand il remet ses décisions en question, il n'a qu'à jeter un coup d'œil à ses trophées, et la confiance revient.

Parlant de confiance, je vais vous raconter un autre fait qui nous a complètement jetés par terre, Nathan et moi. Mais surtout moi.

Mon fils, mon champion, m'avait inspiré un texte que j'ai d'ailleurs intitulé *Chanson pour Nathan*. Et depuis sa sortie en 1995, combien de papas et de mamans m'ont confié qu'ils ont prénommé leur propre fils, prématuré ou malade, Nathan. Quand on a travaillé, Claude André et moi, sur mon premier ouvrage, on a fait l'exercice de recenser le nom de Nathan à partir de 1995. Et, à l'heure où vous me lisez, il y a beaucoup de petits et de grands Nathan un peu partout au Québec. Ce qui me touche d'autant plus, c'est que la grande majorité de ces

enfants sont nés prématurément ou affligés d'une maladie, et qui s'en sont sortis heureusement. Et je dis souvent à mon garçon:

«Tu vois, Nathan, tout ça, c'est grâce à toi! Toute ta souffrance n'a pas été vaine.»

Écoute bien à quel point, toi qui me lis...

Un après-midi, je faisais une marche dans le Parc national Forillon de ma Gaspésie natale. J'adore la randonnée jusqu'au phare du cap Gaspé, car le parcours ressemble au trajet d'une vie... dans mon cœur, à tout le moins. Je m'étais assise sur le seul petit banc disponible, question de reprendre mon souffle avant de monter l'impressionnante côte qu'il me restait à gravir.

Tout à coup, j'entends des gens crier à tue-tête et je remarque un petit bonhomme frisé, d'environ trois ans, aux boucles blondes (comme mon Nathan), qui dévale la côte de ses toutes petites jambes. Ses parents arrivent à la course en même temps que moi, qui m'étais levée d'un bond en voyant la scène. Sans réfléchir, je me lance vers lui et je l'attrape dans mes bras. Les parents s'approchent à toute vitesse, je vois bien à leurs regards que quelque chose cloche.

«Ah mon Dieu! Je ne peux pas y croire! Madame Jalbert, me dit la maman. Notre fils s'appelle Nathan grâce à vous, c'est un prématuré!»

CHAPITRE 14

Tomber! Tomber!



*Tout porte à croire qu'il est tout près...
le chemin le moins fréquenté.*



Il est clair, pour moi, que le plus difficile des voyages est celui que l'on fait à travers soi. Et c'est ça, la vie! Le but, c'est d'y voir plus clair pour ainsi trouver la route, le chemin qui t'appartient. En ce qui me concerne, peut-être étais-je dans le déni ou dans une sorte d'ivresse mentale, mais un jour, cette route est devenue une route de terre en pleine nuit dans une forêt où il faisait très froid.

Qu'est-ce qui se passe quand un verre est trop plein?

Il y a quelques années, je devais respecter un horaire de quatre ou cinq spectacles par semaine, en plus d'apparitions à la télé, d'entrevues et de déplacements sans arrêt, sous l'influence d'un agent pas gentil du tout, mais alors là, pas du tout. Je me suis donc retrouvée, et ça ne s'est pas fait du jour au lendemain, en dépression majeure. Le plancher s'écroulait sous mes pieds. Une seule remarque de mon fils Nathan, le jour de mes 50 ans en plus (ce n'est déjà pas facile pour une femme)... a sonné l'alarme:

«Maman, je ne te reconnais plus. Toi, la folle qui riait tout le temps. Maman, tu ne ris plus jamais.»

En l'entendant, je me suis effondrée par terre, roulée en boule comme un fœtus. Oui, aussi haut que je suis montée, aussi creux je suis tombée. On dit «tomber» dans une dépression sévère, car la chute est vertigineuse. La descente n'en finit plus. Tu veux t'accrocher, tu le veux de toutes tes forces, mais le désespoir est beaucoup plus grand que le peu de courage qu'il te reste. J'ai même arrêté de m'alimenter presque complètement, et mon ex-mari qui me suivait en tournée me nourrissait à la cuillère le matin. Je vous le dis maintenant avec le recul: j'ai été «morte» pendant quatre mois.

Je l'ai compris sur le tard, mais bien avant ma dégringolade, j'étais dans le déni total. Chaque heure, chaque minute, voire chaque seconde de mes journées, je jouais le rôle de la femme, de la chanteuse parfaite, pour qui tout va bien. J'aurais pu, mes amis, dans cette période-là, remporter l'Oscar de la plus grande comédienne jamais vue! J'étais tellement en mode survie que ma tête ne pouvait faire autrement que d'éclater un jour ou l'autre, emportant mon âme et mon cœur.

Il y a tellement de femmes et d'hommes qui vivent ça. Ce sont souvent des gens près de nous, dont nous ne suspectons même pas la souffrance intérieure. Mais tant qu'il nous reste une lueur de lucidité, et que le désir de survivre surpasse l'envie de partir... cette petite percée lumineuse nous permet de voir que d'autres aussi sont passés par là, qui s'en sont sortis. Donc, il y a de l'espoir.

La petite lumière de lucidité qui m'est apparue, et qui m'a permis de trouver la porte de sortie de cet enfer, sur la voie du processus de guérison, pourrait porter deux noms: Normand Brathwaite et Lison Jalbert.

Un certain matin, couchée sur mon divan, je regardais la télé sans la voir, et soudain une voix a attiré mon attention. C'était Normand Brathwaite, en entrevue ce jour-là. Je sens, malgré mon cerveau embué par la médication et la souffrance, qu'il parle de «mon mal». Il est en train de décrire exactement ce que je suis en train de vivre. Si lui l'a vaincu, il y a sûrement un peu d'espoir pour moi? J'ai poussé l'audace jusqu'à demander à mon médecin le même médicament que lui, pour vous dire à quel point j'étais accrochée à chacune de ses paroles.

Si je vous parle de tout ça, si je m'ouvre à vous de cette façon, c'est que j'aimerais faire pour vous ce que Normand a fait pour moi. Si vous traversez une mauvaise passe, et surtout en toute humilité, je voudrais vous inspirer une prise de conscience: cherchez la cause de votre malaise, ou de votre mal de vivre. Quitte à faire un grand ménage, qu'importe le temps que ça prendra. Remettre sa vie sur ses rails, c'est le plus beau cadeau que l'on puisse s'offrir. Même si c'est toi qui l'as emballé, même si c'est toi qui as écrit dessus: «À moi de moi!»

En fait, j'ai trouvé un sens à ma vie – sans parler de mes enfants et mes petits-enfants, si essentiels à ma vie –, c'est quand j'ai découvert à coup de câlins, de bras autour de mon cou, ce que vous m'avez fait, et que vous me faites encore, en me déclarant:

«Laurence, t'as pas idée de comment tu m'aides, de comment tu m'inspires.»

Même si, parfois, mes joues en dégoulinent, c'est pas mal mieux de recevoir tout ça, que d'accumuler trophées, maison, bateau... Je n'en

ai rien à cirer. Le sens de ma vie vaut beaucoup plus que ça.

Avec l'aide des psychologues, car il faut chercher à trouver la personne avec qui on connecte en toute confiance, donc à force de recherches, j'ai trouvé effectivement la bonne personne pour moi. Étape par étape, je retrouvais ma capacité à écouter les signes, et ainsi trouver des issues, des solutions.

De fil en aiguille, de mois en mois, tout en travaillant quand même, je me suis aperçue que ma vie se transformait. J'entendais enfin les beaux mots au lieu des laids, je voyais ce qui était lumineux au lieu de l'ombre et la noirceur. Ma voix redevenait doucement la mienne, et non toutes les autres que j'entendais sans cesse. Tout devenait plus clair, plus clair en moi.

Ma lente guérison, je la dois aussi à de belles retrouvailles! À cette troublante rencontre avec quelqu'un que je connaissais très bien, mais dont j'avais complètement oublié la présence. J'avais oublié la petite Lison. Lison Jalbert. La petite fille aux couettes jaune orange qui se «balançait» en chantant de tout son cœur. La petite fille fofolle qui avait peur de tout et de rien, qui fonçait quand même dans tout ce qui lui faisait peur, comme dans tout ce qui était drôle. La fillette pour qui la vie était un jeu.

Oui, ces retrouvailles avec la petite fille en moi m'ont permis de me relever. Me relever en douceur, tranquillement. C'est grâce à elle, qui me prenait la main, chaque soir à 7 h 55, juste avant d'entrer en scène. Elle me disait et répétait, de soir en soir, toujours la même chose:

«Viens-t'en, Laurence, viens-t'en, Laurence, tu vas voir comment on va s'amuser! Viens-t'en, c'est l'heure!»

Et depuis, je n'ai jamais lâché sa petite main. Et elle non plus n'a jamais lâché la mienne.

Je sais très bien maintenant que si je me suis retrouvée sur une route de terre en forêt en pleine nuit, c'est qu'il le fallait absolument. Les têtes dures comme moi, et je sais qu'il y en a beaucoup, ont peut-être besoin de passer par là, par le chemin le moins fréquenté. Mais le retour n'en est que plus merveilleux.

CHAPITRE 15

Mes références, mes outils



Tout porte à croire que les mots imprimés sur les pages d'un livre peuvent se graver dans notre cœur.



Dès mon adolescence, j'ai pris conscience de la force insoupçonnée qui nous habite et de la puissance, sous-utilisée, de nos demandes ou de nos désirs. Vers l'âge de 14 ans, j'ai mis la main sur *La Puissance de votre subconscient* de l'auteur Joseph Murphy. À sa lecture, même en ayant très peur (des relents de mon éducation judéo-chrétienne), je me suis surprise à essayer les techniques du livre qui consistent à visualiser sa demande.

À ma grande surprise, ça fonctionnait et ça fonctionne encore. Rassurez-vous, je ne suis pas devenue une sorcière et je n'ai pas l'intention de le devenir. N'empêche que ce premier ouvrage que j'ai lu, sur ces thèmes un peu «flyés» et avant-gardistes, m'a donné l'envie de continuer mes recherches à ce sujet.

Emportée dans le tourbillon de ma vie et de ma carrière, j'ai dû quelque peu délaisser la lecture de ces livres de croissance personnelle. Je consummais plutôt des biographies et des romans. En effet, comme je parle constamment de moi dans les entrevues, je voulais aussi connaître la vie des autres. C'est pourquoi, dans cette optique, j'ai lu un nombre incroyable de biographies.

Mon amie Marie-Lise Pilote m'a un jour offert un tout petit livre. Tout petit, mais combien grand. Ce livre s'intitulait *Les Quatre Accords toltèques: la voie de la liberté personnelle* de l'auteur Miguel Angel Riuz. Il a longtemps traîné sur ma table de chevet. Chaque fois que je l'époussetais, je me disais: *Faudrait bien que je commence à le lire un jour!*

La vie est ainsi faite. Un élève reçoit la leçon seulement quand il est prêt. Moi, je n'y étais pas prête du tout.

J'étais malheureusement dans une énergie de grande colère: mon fils né avant terme, les hospitalisations, les opérations... la bactérie mangeuse de chair que j'ai contractée à la suite de la naissance de Nathan, le papa de Nathan qui choisit de nous quitter quand je suis encore en fauteuil roulant.

Je vous mentirais si j'affirmais que je vivais dans la gratitude, au rythme des «petits oiseaux qui font pit-pit». J'étais carrément enragée. Enragée de voir mon fils souffrir et moi dans un état d'impuissance. Enragée de voir ma vie, mon couple, tout autour s'effondrer. Ainsi confinée en milieu hospitalier, mais encore une fois guidée par mon instinct, j'ai pris ledit livre dans mes mains et je me suis enfin décidée à le lire. J'étais prête.

Marie-Lise, qui me connaissait depuis longtemps, savait quelles étaient la portée et la puissance des messages des *Quatre Accords toltèques*. La ratoureuse, elle se doutait très bien qu'un jour ou l'autre, ce livre allait me servir.

Évidemment, ce n'est pas dès la première semaine que j'ai assimilé ou appliqué les enseignements toltèques, mais ce nouveau savoir m'a donné envie d'en découvrir davantage:

«Si tu veux quelque chose que tu n'as jamais eu, fais quelque chose que tu n'as jamais fait.»

Cette philosophie m'a ouvert les yeux sur une autre dimension. Ces quatre accords, ces codes de vie, malgré une lecture très facile en théorie, sont difficiles à mettre en pratique dans la réalité, souvent à cause des doctrines qu'on nous a inculquées. Pour ma part, je ne crois pas à l'endoctrinement. Au Québec, on commence enfin à s'en sortir.

Publié en 1997, ce livre vendu à des millions d'exemplaires partout dans le monde et traduit dans 40 langues, se résume en quatre lignes:

1. Que votre parole soit impeccable.
2. Quoi qu'il arrive, n'en faites pas une affaire personnelle.
3. Ne faites jamais de suppositions.
4. Faites toujours de votre mieux.

Au fond de moi-même et depuis toujours, inconsciemment, j'appliquais ces principes. Ils faisaient déjà partie de mes codes de vie compte tenu de mon éducation. C'est pour cette raison qu'ils ont tant résonné en moi. C'est comme si je retrouvais une sœur ou un frère perdu.

Votre parole, vos mots doivent être empreints de respect et d'amour, ne jamais servir contre vous-même et autrui. Ce que disent les autres est une projection de leur propre réalité; n'en faites jamais une affaire personnelle. Ne prêtez jamais d'intention aux autres. Faire

de son mieux, c'est accepter de ne pas toujours être parfait et être indulgent envers soi-même.

Évidemment, ce n'est pas une science infuse. Ce ne sont pas des principes que tu appliques à la lettre, comme les règles d'une religion. Les quatre accords toltèques relèvent davantage du domaine de la spiritualité. La religion, c'est doctrinal et protocolaire. Assis, debout, à genoux. Il ne faut pas faire ceci, dire cela. Je revois encore la petite Lison à six ans, au confessionnal en même temps que toute l'école. Pour être franche avec vous, une fois par semaine, le vendredi, devant le prêtre, je m'inventais des péchés, parce qu'à six ans, un enfant commet-il des péchés?

Quant à la spiritualité, voici ma définition: vis dans le respect absolu de chaque être vivant, dans l'amour véritable et concret, et ne vise pas l'amour du succès, de la gloire, de l'argent; évite toutes les décisions qui viennent avec ces faux dieux.

Si ton Dieu c'est l'argent, eh bien, suis tes règles: ce ne sont pas les miennes. Ça n'entre pas dans ma définition de la spiritualité. Mon Dieu à moi, je lui parle à n'importe quel moment du jour et de la nuit. Je l'appelle Énergie divine, Intelligence infinie, ou tout simplement mon Père. Jamais mon Père ne me punit. C'est moi qui le fais. Jamais Il ne me crie après. C'est moi qui me fâche contre moi-même. Toujours ce «Dieu» me récompense, dans la douceur ou la violence. Dans une naissance ou une épreuve, ce «Dieu» de ma spiritualité m'enseigne à accepter ce que la Vie a à m'offrir.

Les ouvrages de développement personnel, comme tous ces livres qui font du bien, m'apportent toujours un baume, m'apaisent, me réconfortent, me guident. Rassurez-vous, je ne prends pas «tout pour du *cash*», je ne suis pas inconsciente à ce point. Je m'attarde à ce qui me concerne, et quand j'ai un doute, je le tasse, le mets de côté et j'y reviendrai plus tard. Si un jour ces mots ont à avoir un écho, à tel ou tel moment de ma vie, je les lirai. Je fais confiance.

On lit et relit ce genre de livres sans se lasser. Et chaque relecture m'aide à avancer dans la vie. C'est fou, mes amis, mais le nombre de fois où ces lectures, en fait ce que j'en ai retenu, m'ont permis de trouver exactement les bons mots dans la bonne situation. Comme ce jour où cet inconnu, que j'ai croisé à la sortie d'une boutique, titubait en venant vers moi. Il sentait l'alcool à plein nez. Cet homme s'est mis à me crier, à deux pouces de mon visage:

«Madame Jalbert, madame Jalbert... Je viens de perdre mon père... Mon père est mort! hurlait-il en pleurant.

— Vous l'aimiez beaucoup, votre père?», lui ai-je répondu, tout doucement, en lui mettant la main sur l'épaule.

L'homme m'a alors rétorqué:

«Non, je ne l'aimais pas! Je ne l'aimais pas pan-toute!»

Secouée et surprise par sa réponse, hésitante, sans savoir quoi lui dire et ignorant comment réagir, je l'ai pris dans mes bras et je l'ai serré tendrement. En silence. Juste dans l'abandon, à l'écoute de son immense peine.

Et là, la digue s'est brisée et la rivière a débordé.

«Ouuuuiiiii! Je l'aimaiis, mon père... Je l'aiiimme, mon père!», hurle-t-il en éclatant encore en sanglots.

Dans ce stationnement d'un centre commercial, je n'ai pas fait grand-chose. J'ai répondu à l'appel à l'aide de cet homme perdu, à ce moment précis de sa tragédie personnelle. J'ai trouvé les gestes appropriés pour donner suite à son appel de détresse et le soutenir dans sa peine.

C'est cela que j'apprends au cours de mes lectures. Étant de nature bienveillante, ayant été élevée dans la générosité, je puis affirmer que ces livres qui font du bien, ont fait de moi un meilleur être humain. Une femme, une mère, une grand-mère qui aime écouter, qui préfère l'écoute au jugement. C'est sûrement pour toutes ces raisons qu'autant de gens s'ouvrent à moi, qu'importe le lieu ou l'endroit. C'est même arrivé dans une salle de bain, mes amis, où carrément à côté de moi, la dame faisait pipi en me racontant sa vie. Y a de ces moments «malaisants», n'est-ce pas?

Je perçois ces épisodes comme des signes de la grande confiance que les gens m'accordent. En toute honnêteté, je dois admettre que je recours souvent à des expressions, des lignes de pensée, des citations, que j'ai recueillies dans ces écrits qui m'aident à trouver les bons mots.

Ces mots qui s'impriment à jamais dans mon cœur et mon âme.

CHAPITRE 16

«*Tous mes respects, cher public...*»



Tout porte à croire que l'on récolte ce que l'on aime.



Pas une seule journée ne se déroule sans que je rencontre quelqu'un, un étranger ou une inconnue qui, en me voyant, me donne une étreinte. Des gens viennent me voir et me confient combien j'ai eu une importance à un moment de leur vie.

Grâce au métier que je fais, j'ai la chance d'entrer dans la vie et le quotidien des gens. Par ma musique, mes chansons, mes disques, à la radio, à la télévision ou par mes livres, je jouis d'une proximité unique avec le public. Les gens ont l'impression de me connaître. Ils sentent qu'avec les mots de mes chansons et ma voix, je leur parle et je m'adresse personnellement à eux. J'ai donc l'immense privilège de ce contact «intime» qui m'apporte un énorme lot de reconnaissances.

Dans mes rencontres quotidiennes, je puise de l'amour! Je récolte ce que j'ai semé. Je récolte ce que j'aime. De l'amour. Du bonheur. De l'espoir. Les gens se confient.

Témoin de centaines et centaines de témoignages de reconnaissance, mon ami et coauteur de mon premier livre *À la vie, à la mer*, Claude André, m'avait proposé plusieurs fois d'écrire ma biographie. Avant que j'accepte de raconter, dans un bouquin, l'amour que me portent les gens, il m'avait dit:

«Mais mon Dieu que tu as des choses à raconter, Laurence! Il faut que tu les écrives.

— Ben voyons donc, Claude, j'ai juste 43 ans, ça serait bien trop prétentieux de ma part... Il n'en est pas question», lui avais-je répondu sèchement.

Plus les années et les témoignages passaient, plus je saisisais la portée de sa proposition.

«Les gens ont besoin d'entendre de belles histoires comme la tienne. Ces magnifiques témoignages que tu reçois tous les jours. Laurence, ça n'a pas de bon sens... Il faut que tu parles de cet amour que les gens éprouvent pour toi. De ce qu'ils vivent au travers de tes chansons. Tu te dois de partager cela, me répétait-il, convaincu par ses propos. T'en as le devoir.»

Je me suis donc laissé convaincre. Et je souris en songeant à la réaction d'une femme, en plein centre-ville de Montréal, à la sortie d'un restaurant qui, en me voyant de l'autre côté du trottoir, traversa la rue en s'écriant:

«LAURENCE JALBERT! LAURENCE JALBERT!»

Mon ami Claude, à mes côtés, s'exclama:

«Elle va se tuer! Elle ne se rend même pas compte des voitures dans la rue!»

En effet, elle n'avait aucune conscience des voitures qui la frôlaient sur la rue Sainte-Catherine. Dans sa tête, elle avait un objectif. Elle devait à tout prix me serrer dans ses bras.

«Vous avez changé ma vie, Laurence! Si vous saviez comment vous avez changé ma vie, et comment vous m'avez donné de l'espoir!», me lança-t-elle en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues, tout en m'étreignant le plus fort qu'elle pouvait.

Cet amour que les gens me portent, tous les commentaires et témoignages que je reçois, les récits de vie et de survie qu'on me raconte: je n'en reviens tout simplement pas. Je dois avoir, comme on dit, le syndrome de l'imposteur.

Mon ex-mari prenait plaisir chaque Noël à me répéter:

«Je vais t'acheter un marteau, Laurence. Comme ça, tu vas pouvoir te frapper à ton goût.»

Il savait que je ne recevais jamais à sa juste valeur l'amour et la reconnaissance des gens.

Le syndrome de l'imposteur, c'est penser: *Mais qu'est-ce que j'ai dit là? Qu'est-ce que j'ai fait là?... Pas moi...*

Souvent, après des spectacles, je révise mentalement chacun des mots et chacune des phrases prononcées sur scène, tellement je m'en voudrais de blesser les autres. Pour moi, c'est essentiel de faire cette démarche. J'ai le réflexe de m'autocritiquer, souvent pour les mauvaises raisons...

«Est-ce que j'ai dit quelque chose qui aurait pu blesser? Ah! mon Dieu! Est-ce que j'ai dit ça?...»

Et ça repart. Ça repart encore! Ça vient probablement d'un manque d'estime de soi. C'est un travail de toute une vie.

Une chance que les gens me rappellent tous les jours leur amour.

Le bien que ma voix ou mon message a pu leur procurer. Parce qu'au-delà de récolter ce qu'on sème, on récolte ce qu'on aime.

Et moi, j'aime la vie. J'aime le monde.

CHAPITRE 17

Malade d'amour?



*Tout porte à croire que l'amour peut aussi nous consumer...
malheureusement.*



Quand on parle de l'amour que les gens ont pour moi, je ne peux m'empêcher de penser à celui qui a bercé mes relations amoureuses.

Si je fais l'exercice de regarder derrière, pour vérifier vite fait de quoi a eu l'air ma vie amoureuse, l'image qui me vient à l'esprit est celle d'un wagon de montagnes russes. Avec de très hauts pics et des descentes vertigineuses, accompagnées de courbes trop brèves. J'ai aimé beaucoup, passionnément, à la folie. On m'a aimée beaucoup, passionnément, à la folie. J'ai été trompée et j'ai été trahie.

J'ai été naïve au point de croire les beaux discours et d'embarquer dans la manipulation sordide d'un pervers narcissique, et ce, pendant plusieurs années. Dupée, entourloupée à l'extrême! Jamais au grand jamais, je n'aurais cru qu'on puisse m'enfirouper à ce point. Moi la femme forte, qui ai toujours tout tenu à bout de bras, je me suis retrouvée piégée dans une relation complètement toxique.

Il faut toutefois que je spécifie un fait: je ne me suis jamais considérée comme une dépendante affective. De toute ma vie, je n'ai jamais été en amour avec l'amour. Je suis plutôt, en fait je l'étais, du genre à dire que je n'avais plus de café le lendemain matin. Vous piguez? Et j'ouvrais la porte gentiment, bien sûr. Je n'ai jamais eu besoin d'être amoureuse pour être heureuse dans ma vie. Donc, comment ai-je pu m'embourber dans une relation aussi tordue que celle dont je vous parle?

On lit souvent à quel point vivre ou travailler aux côtés de ce type de personne peut être difficile et exigeant. L'entendre ou le lire, c'est une chose. Mais le vivre à l'intérieur du cocon familial, c'est un véritable cauchemar éveillé.

Mes amis, je me confie à cœur ouvert. Comprenez bien: j'aborde ce thème parce que, depuis que je me suis ouverte là-dessus à mes proches, mon entourage et mes amis, j'ai aussi entendu d'horribles témoignages dignes de films d'horreur. Je les ai reçus en plein visage de la part de trop de femmes et d'hommes autour de moi.

Vous n'en croiriez pas vos oreilles.

Je ne suis pas là pour changer la face de la Lune, ni qui que ce soit. Je suis en train de vous dire, et ça prend tout mon courage, que je ne suis pas «remise» encore de ces années passées avec lui. Aussi, ne vais-je qu'effleurer le sujet dans ce chapitre.

Je vais continuer mon travail personnel qui, un jour, me mènera à la guérison complète. Une fois guérie, je m'associerai aux bonnes personnes pour vous en parler plus longuement, et j'espère de tout cœur vous faire réfléchir sur ce que vous êtes peut-être en train de vivre, vous aussi.

CHAPITRE 18

Les dénonciations



Tout porte à croire que les rapports hommes-femmes évoluent, mais que tout n'est pas gagné...



Le phénomène #MeToo a touché le monde entier par l'ampleur et la gravité des dénonciations qui ont envahi les réseaux sociaux, les journaux et les médias traditionnels. Avec raison. Il fallait crever l'abcès à un moment donné. Il était grand temps!

Dans tous les milieux, il existait (et cela se poursuit encore aujourd'hui) une omerta. Un silence radio sur des agressions verbales, physiques, psychologiques, sexuelles. C'était la norme. Collectivement, on tolérait. Et dans mon milieu de travail, c'était monnaie courante. Un milieu d'hommes où quelques femmes doivent faire leur place et obtenir le respect. C'était dur. Très dur. Et ça le demeure.

Tout au long de ces décennies à partager ma vie avec mes musiciens et mes techniciens, il m'est arrivé d'entendre des menaces autour de moi: «Si tu ne l'acceptes pas, tu vas le regretter en ta...» Ne pas accepter quoi, pensez-vous? D'avoir des relations intimes avec le type qui voulait m'impressionner.

Partis des mois sur la route ensemble, à travailler dans un même village six soirs par semaine... Certes, mes refus entraînaient souvent leur lot d'insultes et de mépris. Dans ma tête, c'était très clair. Jamais il n'allait se passer quoi que ce soit. Nous faisions de la musique ensemble. Nous travaillions ensemble. Point à la ligne.

Combien de fois aussi, dans des clubs où l'on jouait, il m'arrivait d'avoir la visite du patron de l'établissement, petit sac de coke et grosse bouteille de cognac à la main, qui cognait vers quatre heures du matin, à la porte de ma chambre d'hôtel! Celui-là même qui m'avait présentée quelques heures auparavant, à sa femme enceinte de six mois. Le futur papa, boss du club, m'offrait sans aucun scrupule de

passer le reste de la nuit avec lui:

«Ben, ma grande, si tu ne le fais pas, vous ne jouez plus ici. Toi et ton *band*... dehors!»

Et effectivement, le lendemain, notre groupe de musique levait les pattes.

Des histoires comme ça, j'en ai plein les tiroirs. Des histoires d'agression, d'intimidation et de menaces. Un supposé gérant, avec qui je voyage en voiture, qui soudainement ressent une certaine fatigue et me propose qu'on aille faire une sieste dans la chambre d'un motel. Il me promettait de faire de moi LA chanteuse au Québec. Je ne l'ai jamais suivi dans cette chambre, et je n'ai jamais été «cette chanteuse» manipulable. Mais je préfère de loin l'artiste que je suis devenue, la tête bien droite et toute fière.

Je vous le jure, des histoires comme celle-là, j'en ai vécu des vertes et des pas mûres. Comment ai-je pu supporter le poids de la responsabilité qui m'incombait, comme chanteuse du groupe? En effet, c'était on ne peut plus clair, mon refus égalait bye-bye les contrats.

Entre autres, dans un village du nord du Québec, où la fille du propriétaire du bar où on jouait était follement tombée amoureuse de moi. Mais je vous en passe un papier, ce n'était pas du tout réciproque. Encore une fois, ma position était claire, il n'en était aucunement question. Devant mon refus, furieuse, elle me souffla à l'oreille:

«Heille, ma grande, ça fait un mois que vous êtes icitte. Je suis censée vous payer à la fin de la semaine? Ben, va donc dire à tes gars que vous n'aurez pas de paye...»

Et j'ai fini par mettre mes musiciens au courant de la menace, moi qui les connaissais depuis peu. Imaginez le malaise ressenti à leur avouer qu'ils avaient peut-être engagé un paquet de troubles, c'est-à-dire: moi!

Le dernier soir de notre contrat, mes musiciens et moi étions convenus d'un plan pour réussir à «sauver mon honneur» et partir avec les sous gagnés pendant le mois. Je n'entrerai pas dans les détails parce qu'ils sont un peu scabreux. Je vous garantis qu'on s'est sauvés le plus rapidement qu'on pouvait, en sachant très bien qu'on ne reviendrait plus jamais à cet endroit. On n'a pas reçu toute la paye, mais au moins, on a été capables de payer l'essence pour le retour. Et un «black eye» en surplus, à elle de ma part. Tiens, toi!

Donc, s'il y a une personne qui croit à l'importance de ces dénonciations, c'est bien moi. Laurence Jalbert.

Je me suis fait projeter dans un bosquet, un soir que je marchais dans les rues de Montréal. J'ai tellement hurlé, crié, battu, griffé, que j'ai réussi à apeurer mes agresseurs, assez pour qu'ils me laissent

tranquille. Quand je repense à cette agression, j'en ai encore des frissons dans le dos. Mais ce qui me fait le plus mal dans tout ça, c'est que ce fameux soir, j'ai cogné aux portes, cherché autour pour de l'aide, demandé aux gens «Aidez-moi, s'il vous plaît! Aidez-moi, S'IL VOUS PLAÎT!» Mais personne n'est venu à mon secours. J'ai dû retourner chez moi à pied, toute seule, terrorisée, redoutant une nouvelle attaque.

Croyez-le ou non, ce type d'histoire m'est arrivé souvent.

Tout ce temps-là, je n'en ai jamais voulu aux hommes ni aux femmes, en général. L'être humain étant ce qu'il est, autant il y a de bonnes personnes, autant il y en a des souffrantes. Mais continuer de faire souffrir parce que toi tu as souffert, non merci, très peu pour moi. Il faut briser ces fameux *patterns* et continuer à dénoncer. Pour nos filles, pour mes filles, mes trois petites-filles, pour nos enfants tout simplement.

Oui, je le crois fermement, je la vois, je l'entends: la volonté de changer les choses éclate au grand jour. Mais encore beaucoup de chemins restent à parcourir avant d'avoir fait le tour. Surtout quand on entend le président des États-Unis affirmer: «Ça ne se peut pas que je l'aie violée, elle n'était pas à mon goût», en parlant d'une plaignante qui le dénonçait.

Admettez que ça tient du délire, mais venant de lui, qu'est-ce qui pourrait encore nous étonner? Jamais de mon vivant je n'aurais cru voir et entendre autant d'absurdités de la part d'un chef d'État. Donc, si lui répond d'une façon aussi désinvolte et ridicule, tous ceux et celles qui le prennent comme modèle, parce que c'est un dirigeant, risquent de penser comme lui et c'est ce qui m'inquiète au plus haut point. Sans parler de son discours sur l'environnement... Aberrations!

Je connais plusieurs hommes et femmes qui, comme moi, ont vécu ce genre de traumatismes et qui, malheureusement, ne dénonceront jamais. D'un côté, je les comprends. Je les comprends même très bien. Dénoncer équivaut à aller sur la place publique, à faire «deshabiller» sa vie, son passé et le reste. Et la famille là-dedans, les enfants. Le courage est-il assez grand pour surmonter toutes ces peurs? Mais un jour ou l'autre, il faudra alléger la peine, la honte, la culpabilité en dénonçant.

Je sais, si facile à dire, mais ô combien difficile à faire!

Je regarde ce qui se passe maintenant dans le métier avec les plus jeunes qui émergent. Il y a probablement moins de profiteurs et d'agresseurs, mais il en reste encore. Bien heureusement, aujourd'hui, ça se parle. Si quelqu'un de louche évolue dans le milieu, tout le monde le sait, et cela inclut aussi les mauvais imprésarios. Ma définition du gérant d'artistes a été longtemps: quelqu'un qui veut ton

bien pour mieux partir avec. Ça a été comme ça trop souvent et longtemps pour moi. Heureusement, c'est du passé. Merci, Michel Gratton, de m'avoir réconciliée avec la vraie définition d'un agent d'artistes.

Les aveux face à ces situations sont absolument primordiaux. Il fallait que j'aborde le sujet dans ce livre parce que j'ai trop vu d'écarts de conduite et j'en ai trop vécu. Mes yeux et mes oreilles ont tellement vu et entendu de choses, et «choses» est le mot approprié pour vous faire comprendre que ce n'était pas toujours beau et bon. Maintenant, je tiens résolument à ce que tout ça me serve positivement et dans le respect absolu.

Nous, adultes majeurs et vaccinés, pouvons accepter ou tolérer bien des choses. Je l'ai souvent répété:

«Nous, supposées grandes personnes, nous pouvons prendre deux Advil Extra Fort et nous dire que ça va passer. Mais quand une situation concerne nos enfants, je ne sais pas pour vous, mais moi, j'ai zéro tolérance. Je suis Lion ascendant Lion et on ne touche pas à mes bébés.

Au début de l'adolescence, ma fille Jessie travaillait dans une boutique de la Rive-Sud de Montréal. Tout allait bien, jusqu'à ce que je remarque ses yeux rougis et enflés, un soir sur deux, à son retour du boulot. Et tout de suite, elle allait s'enfermer dans sa chambre. Je savais, jusque dans mes tripes, qu'elle souffrait énormément. Au fil des semaines, au fil des jours, tout en douceur, j'ai réussi, avec tout mon amour, à faire parler ma fille.

«Ma chérie, tu vas me dire ce qui ne va pas. Parce que moi, je n'en peux plus, et je vois bien que toi aussi!»

Devant moi, en pleurant, elle se mit à me raconter ce que le gérant de la boutique lui faisait endurer depuis des mois. Et là, bien sûr, mes amis, imaginez, le portrait est total. Des avances, pas subtiles pour 5 cents, les mains baladeuses aussitôt que sa chance se présente, la manipulation grotesque et vulgaire... Lui, un adulte, qui s'en prend à une ado de 15 ans. MA fille.

En entendant ces confidences, je me suis effondrée moi aussi. Mais rassurez-vous, avant de m'effondrer complètement... j'ai pris le temps d'aller m'installer à deux pouces du visage de cette «personne», et je crois que ce jour-là, mes mots étaient de l'acide. Et pour être très franche avec vous, si c'était à refaire, je lui redirais exactement la même chose que ce jour-là. On ne touche pas à mes enfants, on ne touche pas à nos enfants. Point à la ligne.

Pour tous ces comportements inacceptables... Pour toute la souffrance tatouée au cœur des hommes et des femmes agressés. Des enfants abusés... Nous devons, et ce, dans le respect total bien sûr,

suivre la voie qui nous a été ouverte par le mouvement #MeToo.

Il serait utopique de croire que ce mouvement mettra fin aux agressions, je ne suis pas folle à ce point. Je suis même réaliste.

Malheureusement, les rapports de force existeront toujours. Mais ce qui me rassure et me redonne espoir, c'est qu'on peut maintenant dénoncer les responsables, et espérer qu'ils seront punis.

À mes quatre garçons et à mes quatre filles...

CHAPITRE 19

La santé, ce cadeau!



Tout porte à croire que... «La santé est la première des libertés, et le bonheur en est la base.»

— HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL



Je n'apprends rien à personne, particulièrement à ceux et celles qui sont «vieillissants» comme moi (je me suis déjà fait dire en plein plateau de télé devant tout le monde: «Ah! Ces chanteuses vieillissantes...»). Non, je ne vous apprendrai rien de nouveau:

La santé est un cadeau précieux.

J'en suis plus que consciente.

Comme vous le savez peut-être, j'ai reçu au cours de ma vie bien des cadeaux mal enveloppés, c'est-à-dire: des maladies. Car pour moi, et c'est mon opinion personnelle, mes amis, il m'a fallu les apprivoiser pour en faire mes alliées temporaires.

Car en ce qui me concerne, selon ma vision des choses, je sais qu'absolument tous ces problèmes de santé, eh bien, je les ai créés avec des pensées sombres, des pensées négatives, des cellules noircies que j'ai noircies moi-même de toutes mes forces. Alors un jour ou l'autre, arriveront les résultats de ces équations:

Comme je l'ai dit précédemment, un faux + un faux égaleront invariablement toujours un faux.

Depuis une quinzaine d'années déjà, je vis avec la fibromyalgie. Je n'entrerai pas dans tous les détails et les données médicales sur cette maladie, mais ce que je ressens, c'est que j'ai mal... J'avance à petits pas en écrivant sur ce sujet, parce que j'ai été échaudée un peu, je l'avoue.

Il y a quelques années, j'ai accepté de participer à des émissions de

télé sur le thème de la douleur chronique. À mon grand étonnement, et à ma grande déception aussi, bien qu'il y ait énormément de messages positifs, j'ai reçu des messages «coups de poing», des messages très blessants.

Un exemple:

«Comment peux-tu parler d'une maladie que tu ne connais pas, Jalbert? Si t'étais vraiment malade, tu ne travaillerais pas autant... C'est impossible.»

Et d'autres qui renchérisaient:

«T'es juste une menteuse! Arrête de te plaindre! Comment peux-tu donner ton avis à propos de quelque chose que tu ne connais pas?»

Après la lecture de tous les commentaires, les bons comme les mauvais, j'ai pris la décision de ne plus parler de ma maladie dans les médias. Et je vous explique pourquoi.

Ce que je sais, c'est qu'atteinte de fibromyalgie, on souffre. On souffre jour et nuit. Ne me demandez pas comment je peux endurer ce supplice ni quelles sont mes pensées, mais j'ai décidé un jour que cette maladie ne m'appartenait pas. N'empêche que j'en subis tous les inconvénients. Je m'adresse à elle comme à une alliée. Lorsque ça devient trop intense, je lui parle:

«Laisse-moi vivre cette journée, laisse-moi passer au travers de ce jour, avec une compréhension de plus, qui m'aiderait à découvrir pourquoi tu es là, dans mon corps, dans ma vie.»

Je parle de la maladie, bien sûr.

J'ai lu beaucoup, je me suis informée à fond sur le sujet, j'ai consulté un nombre incroyable de spécialistes qui se perdent encore aujourd'hui en conjectures. C'est bien beau tout ça, mais nous qui en sommes atteints, nous devons lui faire face chaque jour de notre vie.

J'essaie, de mon côté, de me donner quelques jours de sursis de douleurs, en faisant attention à ce que je mange et bois; de plus, je bouge chaque jour le plus que je peux, et je fais très attention à mes pensées. Revoici la candide, la naïve artiste, avec ses citations. Celle-ci me plaît particulièrement:



*«Tu ne trouveras jamais
ce que tu ne cherches pas.»*

— CONFUCIUS



À mon humble avis, la maladie a pris racine quelque part. Si je ne découvre pas par moi-même les outils et les moyens pour tout simplement vivre mon quotidien, eh bien, je vais encore m'épuiser plus que la maladie ne le fait...

Alors, j'ai choisi de vivre chaque jour, malgré la douleur, avec le plus de légèreté possible. Dans cette facette de ma vie comme dans les autres, j'ai encore une fois pris la décision d'être heureuse le plus possible, le plus longtemps possible, le plus souvent possible...

CHAPITRE 20

Mes priorités



Tout porte à croire que: «On a deux vies, et la deuxième commence le jour où l'on se rend compte qu'on n'en a qu'une.»

— CONFUCIUS



D'un point de vue de femme qui a travaillé toute sa vie dans un monde d'hommes, les 15 premières années ont été particulièrement difficiles. J'étais toujours la seule femme avec une *gang* de gars. Pour mon grand bonheur, les choses changent. Peut-être pas à la vitesse que je voudrais, mais d'évidence il y a de plus en plus de musiciennes, de techniciennes, d'auteures et de productrices. Je constate cependant que les «décideurs» sont en majorité des hommes.

Je vous raconte maintenant l'histoire de la chanteuse qui tomba enceinte pour la deuxième fois et qui devait participer à un spectacle à grand déploiement. La chanteuse, c'est moi. Vous l'aurez deviné. L'enfant à naître, c'est Nathan. Une grossesse difficile avec des saignements et des hémorragies dès les premières semaines. Or, la secrétaire de mon obstétricien me dit dans un moment de panique:

«Madame Jalbert, je suis désolée pour vos saignements, mais il n'y a rien à faire. La nature étant ce qu'elle est, vous allez probablement perdre votre bébé.»

Et vlan! Dans les flancs. Quelle excellente idée pour calmer une maman enceinte en pleine hémorragie!

J'ai donc décidé d'appeler mon bon vieux médecin de famille, qui lui me déclare:

«Tu retournes à la maison en prenant bien ton temps, tu te couches jusqu'à ce que les saignements cessent.»

Ce que j'ai fait. Et j'ai bien fait.

Mais bien sûr, je devais participer au spectacle dont je viens de vous relater quelques bribes, soit la Fête nationale dans un parc de Montréal. J'y étais une des têtes d'affiche avec Dédé Fortin et Paul Piché, entre autres.

Nous devons donc commencer les nombreux jours de répétitions nécessaires pour ce genre d'événement. De mon côté, avec ma grossesse difficile, je ne pouvais vraiment pas me permettre d'assister à toutes les répétitions, au risque de perdre mon Nathan.

Le producteur du spectacle, que je connaissais depuis plusieurs années, lorsque je lui ai annoncé que je ne pouvais pas me présenter chaque jour et passer de très longues heures debout, m'a affirmé:

«Laurence, faut que tu comprennes... Penses-tu que c'est un petit show qu'on fait? C'est le plus gros show de l'année au Québec! Tu ne peux pas nous faire ça. Tu es ici avec nous aux répétitions ou tu laisses tomber.»

Wow! Exactement les propos que j'avais besoin d'entendre... Et je suis restée campée sur mes positions: «Il n'y a pas un discours qui va me faire bouger d'un iota.»

Ma priorité, la seule qui comptait, c'était mon fils. Je savais déjà que c'était un garçon.

Le spectacle s'est tout de même super bien déroulé même si j'ai raté quelques répétitions. Mais je ne vous étonnerai pas en vous confiant que ce producteur ne m'a jamais réengagée...

Quelques années plus tard, lors d'un autre long séjour de mon fils à l'hôpital Sainte-Justine, je revis cet homme dans le corridor. Il était amaigri, les traits tirés... Il me reconnaît et me raconte que sa fille souffre d'anorexie à un point tel qu'elle va peut-être y laisser sa peau. Je suis devant cet être démolì, je me sens impuissante devant sa souffrance. Moi qui lui en avais tant voulu à l'époque de ma grossesse, je le regardais avec amour et bienveillance. Il était dans la même situation que moi, quelques années auparavant. Lui aussi risquait de perdre son enfant. Sa fille adorée.

Si je retiens un seul point de cette expérience-là, précisément, le voici (et je vais sortir la phrase la plus banale qui soit):

On doit choisir ses priorités, choisir ses combats: est-ce que la Terre se serait arrêtée de tourner si j'avais annulé ma présence à ce spectacle? Qu'en pensez-vous?

Et encore une fois, bien que je me répète, mais je dois le redire: nous sommes la somme de toutes nos décisions.

Lui, avec toute la responsabilité et la lourdeur d'un projet dont il était le maître, se devait de choisir l'événement, avec tout ce qu'il comportait: cachets, salaires, performances, et ainsi de suite à venir.

Eh bien moi, j'avais choisi bien plus que tout ça.

J'ai choisi de tout faire, absolument tout, moyennant de gros yeux, et ça a fonctionné. Nathan a maintenant 23 ans. C'est le meilleur boulanger au monde. Un fils exceptionnel!

CHAPITRE 21

Tout porte à croire



Tout porte à croire est un texte de chanson¹ dont je suis extrêmement fière.



Si je perdais la mémoire,
D'un seul coup, j'oubliais
Le jour, le lieu et l'histoire
Mon enfance disparaît,
Est-ce que ça irait mieux en perdant la mémoire?

C'est par un jour de beauté que tout a commencé
Y a ma mère, je suis dans ses bras

Elle danse avec moi
Et la musique s'arrête et ça ne se raconte pas

Pourquoi pas à l'instant même
Où tout porte à croire,
Où finit le carême, où se goûte l'espoir
Il faut changer de thème
Recommencer la Cène?
Pourquoi pas à l'instant même?

Je n'entends ni Dieu ni silence
Je suis trop occupée
Dans mes abstraits, mes absences,
Une vie à recomposer
Je suis pas née quelqu'un d'autre
Et j'ai toujours ma mémoire

C'est un moment bien précis
Quelque part dans ma vie
J'ai pris les rênes dans le détour
Pas une foule, pas de tambour
Et j'ai ouvert les yeux
Et commence mon histoire

Garder une minute de silence
Regarde pas à côté
Les yeux posés sur toi sont ceux que t'as jugés
Il reste quoi de ton âme
Il reste quoi de ton âme
S'il en reste un morceau, c'est à toi de le trouver

Pourquoi pas à l'instant même
Où tout porte à croire,

Où finit le carême, où se goûte l'espoir
Il faut changer de thème
Recommencer la Cène?
Pourquoi pas à l'instant même?

À mes yeux, ce texte est très significatif. Parce qu'il raconte les gens que j'aime.

Tout porte à croire, c'est l'histoire de mon enfance, de mes complexes, de ma maman, de mon papa qui ont fait ce qu'ils ont pu pour nous élever; j'y relate aussi la façon dont je me suis construite, bâtie à partir de cette éducation.



*«Tu sais que tu es sur le bon chemin
lorsque regarder en arrière
ne t'intéresse plus.»*

— AUTEUR INCONNU



Eh bien, voilà.

À partir du moment où on comprend que telle réaction, tel comportement, sont en lien direct avec les traumatismes passés, qu'est-ce qu'on fait?

Selon moi, on change!



*Pourquoi ne pas changer immédiatement?
Pourquoi pas à l'instant même
Où tout porte à croire...*

— LAURENCE JALBERT



[1](#).De l'album *Tout porte à croire*, 2007.

CHAPITRE 22

Et maintenant...



Tout porte à croire que, maintenant, je me choisis.



Et donc maintenant, c'est quoi? C'est quand? C'est le moment présent.

Le moment présent, où je me permets de me choisir. Comme la réflexion à savoir si je vais faire ce métier jusqu'à la fin de mes jours. Non pas parce que je n'aime plus ce que je fais. Ni parce que c'est trop. Mais bien, parce que je veux être en accord et en harmonie avec ce que mon âme et mon corps me dictent.

Est-ce que j'aime ça autant qu'avant?

La réponse est: oui!

Mais maintenant, dans ma vie, il y a deux colonnes. La colonne du positif et la colonne du négatif. Si la colonne négative est plus longue, la décision se prend d'elle-même.

Ce n'est pas une menace. Je ne dis pas que je vais arrêter de me produire sur les scènes. Je suis plutôt en réflexion, afin d'évaluer si je m'abreuve toujours à ma nature profonde, ma source. Pour moi, être heureuse et libre, c'est vivre en harmonie avec sa propre nature. Est-ce qu'au moment où on se parle, je suis en harmonie avec ma véritable essence? Comme je ne veux pas avoir de regrets, je dois me respecter et m'écouter.

Maintenant, j'aspire à continuer à être la plus heureuse possible, le plus souvent et le plus longtemps possible. J'adresse le même souhait à tout le monde. Être heureuse, être libre, c'est d'avoir la certitude que le cœur et la tête parlent le même langage. C'est très rare. Ça prend un équilibre incroyable, mais au moment où ça arrive, tu es libre. C'est pour ça que j'adore le moment présent.

Et maintenant, je ne veux pas avoir de regrets. Je veux continuer à offrir ce que je peux donner, en toute honnêteté et toute sincérité.

Et maintenant, ma santé fait partie de mes priorités.

Et maintenant, comme j'ai toujours fait, ma vie sera une histoire de partage.

Et maintenant, ma vie sera remplie de gratitude, de confiance, de respect des autres, de mes valeurs, ainsi que de mes principes.

Et maintenant, ma vie sera basée sur la famille et sur l'amour qui en émane.

Et maintenant, je veux pouvoir dire «J'aime MA vie!» Et pas seulement «J'aime LA vie!»

Et maintenant, je veux vibrer au rythme de ma vie, de ce qu'elle veut bien me dicter. Comme l'importance que je porte aux rythmes de mes chansons, j'y porte une attention religieuse. Ma nature, c'est le rythme de la Gaspésie, c'est le rythme de la marée. Ces marées qu'on ne bouscule pas, qu'on doit suivre pour sortir en bateau. Vous ne me verrez jamais courir après un autobus. Si je l'ai raté, il en passera un autre.

Je veux vivre le moment présent, sans stress. Comme quand mes musiciens et moi, nous jouons une chanson et que nous nous laissons bercer par son rythme et ses notes. On se concentre sur le bonheur de faire la chanson. De bien la vivre. On est tous à la même place, à vibrer au même moment. Je ne veux pas avoir à me concentrer sur l'heure, la date, le jour, mais sur la véritable essence et le véritable rythme de la vie.

Épilogue



Tout porte à croire que notre petite voix intérieure ne nous trompe jamais.



Pour être honnête avec vous, le processus de l'écriture de ce livre a débuté il y a au-delà de deux ans. À cette époque, j'avais en tête un thème, en fait assez imprécis, mais je lui avais quand même donné le titre qui suit: *Petit guide de réussite et de survie*.

Mais entre vous et moi et la «boîte à beurre», j'ai «réussi», quoi!

Bon, clairement, je ne parle pas de réussite amoureuse euh... non!

Divorcée deux fois, séparée x nombres d'autres fois, dont plusieurs années avec un pervers narcissique. Une relation toxique qui m'a laissé de nombreuses séquelles, séquelles que je ressens encore aujourd'hui.

De réussite comme mère? Euh...

J'ai élevé ma fille toute seule. J'ai décidé qu'elle allait porter le nom de Jalbert le soir de mon accouchement quand le «géniteur», comme ma fille le nomme affectueusement, au moment où mes eaux ont crevé, a regardé l'horloge qui marquait 21 heures (je ne sais pas pourquoi je n'ai jamais pu oublier...) et il a dit: «Oh! merde! Faut que j'parte travailler...»

Mon fils Nathan que j'ai eu à 26 semaines de grossesse. À mon grand désespoir, je ne l'ai pas retenu longtemps dans mon ventre, mais j'ai tenu, avec lui, le fil de sa toute petite vie pendant de longs mois à l'hôpital où je passais à peu près toutes mes journées.

Et, honnêtement, sans vouloir blesser personne, le papa n'était pas très présent non plus.

Parler de réussite en amitié? Euh...

J'ai négligé, mais tellement négligé cette facette de ma vie.

Toujours trop occupée à accorder toute la place ou presque à mon travail de chanteuse, constamment en tournée. À être toujours dans «la performance», à écrire et composer.

À faire et refaire des équipes de travail, de musiciens et techniciens, agent de spectacles, agent de promotion, gérant... En passant, savez-vous quelle est ma définition d'un gérant? C'est quelqu'un qui te veut beaucoup de «bien», mais qui part avec!

Ils ne sont pas tous comme ça, je vous l'accorde.

Pardon, Michel Gratton, je ne parlais pas de toi! Tu fais partie des rares exceptions.

J'en ai donné, façon de parler bien sûr, des centaines de milliers de dollars, j'ai recommencé à zéro tant de fois.

J'avais signé ces personnes, ces contrats. Je ne suis pas une victime là-dedans. Pas du tout.

J'assume à fond toutes mes décisions.

Et j'ai négligé mes amitiés. Je ne peux pas vraiment dire que c'était faute de temps, j'ai choisi d'accorder beaucoup trop de temps et d'importance à des gens qui s'en nourrissaient. Donc, pas de réussite financière non plus! Je suis loin d'être cotée en Bourse, mes amis, et non, même après plus de 40 ans de carrière. Mais je suis immensément riche de vos regards, de vos sourires, de vos commentaires, de votre loyauté!

Oui, j'ai bien fait quelques sauts en Europe pour mes deux premiers albums. Et honnêtement, je n'avais pas cette ambition, alors là, pas du tout.

Je n'ai jamais été carriériste, je suis une passionnée!

Je résume.

Je me suis trompée si souvent, comme vous.

Je suis me suis relevée autant de fois que je suis tombée, comme vous.

J'ai eu peur pour ma vie, pour ma santé, comme vous.

J'ai été frappée, j'ai été violée, pas vous, je l'espère...

Bon, je m'arrête ici.

Cependant, je reste persuadée que la Vie, ben, c'est 50/50.

Pour un «50» de perdu, il y a toujours un «50» de gagné!

Là où tu vois un échec, là où tu penses que tu as perdu, en fait, ça devient, se transpose, se métamorphose en une leçon, un message clair, une indication, une décision de vie!

Pourquoi se souvient-on autant des mauvais moments? De nos erreurs?

«Lorsqu'on est heureux, on voudrait pouvoir arrêter la vie», comme dit la chanson.

On veut rester le plus longtemps possible dans cet état de bien-être total en disant: «Non mais, qui a dit que la vie n'était pas belle?»

Mais quand le nuage s'installe au-dessus de toi, que la maladie frappe et elle peut frapper fort.

Quand il fait sombre, que tout est noir, tu n'y vois plus rien. Personne ne t'avait prévenu que ça allait être aussi lourd, aussi incroyablement difficile!

T'as la certitude que tous les problèmes du monde te tombent dessus en même temps!

Lors d'une répétition avec Michel Pagliaro, en fait je dis répétition, mais ça ressemblait plus à une foutue galère... fumée qui monte de l'ampli, les gars sont plus ou moins prêts, on oublie nos textes, etc., etc.

Michel me regarde et déclare: «Laurence, sais-tu que les problèmes, c'est comme les raisins?

— Hein? Quoi? Qu'est-ce que tu racontes, Pag?

— Ben oui, les problèmes c'est comme les raisins, ça vient toujours en grappes...»

Hi! hi! Beau souvenir quand même!

Quand il fait sombre, que c'est noir, que tu n'y vois plus rien, t'as complètement perdu ta route, que tu n'as rien vu venir de tout ça, qu'est-ce que tu fais?

Tu vas bouger, réfléchir, chercher une lueur, regarder à gauche à droite, marcher, courir, pleurer. Revenir en arrière pour voir si tu y es encore, mais non, tu n'es plus là. Scruter le ciel, nuit et jour, à la recherche du moindre signe, la moindre minuscule petite faille à travers laquelle un rayon pourrait jaillir.

De mon côté, je n'ai jamais oublié ces moments d'angoisse!

Je parle pour moi, en ce qui me concerne, je ne fais marche arrière que pour me souvenir de ce que j'ai pu dire, faire, ne pas dire ou ne pas faire, pour ne jamais, jamais y retourner...

Et me voilà aujourd'hui.

Avec vous.

Je le dis haut et fort!

Oui, humblement et le plus honnêtement du monde.

Oui! Du haut de mes 60 printemps.

Du haut de tous mes choix.

J'ai plus que réussi, j'ai réussi à survivre!

Les preuves maintenant...

La maman n'a pas du tout été la meilleure mère du monde.

Elle a fait tout ce qu'elle pouvait, et de son mieux.

Pas un seul jour je n'ai cessé de dire à mes enfants qu'ils étaient pour moi, les deux plus beaux cadeaux que la vie pouvait m'offrir!

«N'oublie jamais que je t'aime plus que tout au monde!»

Mes enfants sont ma plus grande fierté et ils me le rendent au centuple!

Je n'ai pas vécu d'histoire d'amour digne des films de Disney, mais je suis amoureuse folle de mes enfants, de mes six petits-enfants.

Je suis amoureuse de la vie, de ma vie!

La femme d'affaires qui ne roule pas sur l'or malgré toutes ses années de travail en fou.

Bien, elle est toujours là avec un public qui la suit et qui lui envoie tout l'amour qu'un petit cœur peut supporter!

La passion est aussi rouge écarlate qu'à mes débuts à 15 ans.

J'ai tout ce qu'il me faut et bien plus, car j'ai la santé!

En amitié?

J'ai partagé 38 ans d'une amitié si forte et si sincère avec quelqu'un qui était, à la base, un compagnon de travail, mais comme vous avez compris que je suis une travailleuse qui ne compte pas les heures, et lui non plus. Alors, on était toujours ensemble. Sur la route, on parlait, parlait, on écoutait toujours de la musique. Petit à petit, on a découvert qu'on aimait la même musique, on aimait les impressionnistes, la même bouffe, les mêmes saveurs. C'était fou!

On s'est mis à composer des chansons comme *Tomber*, *Les yeux noirs*, *Qui est cet homme*, *Pour toi*. J'ai d'ailleurs écrit le texte de cette dernière chanson pour lui quand il était dans un moment sombre de sa vie.

Guy Rajotte est décédé d'un cancer du poumon il y quelques années.

Je lui ai dédié mon livre *À la vie, à la mer*. Je ne l'oublierai jamais!

Oui, je l'ai perdu, mais je vous jure que je n'ai peut-être pas eu un milliard d'amis, mais il n'y en a sans doute aucun, sauf lui, avec qui j'ai vécu la plus belle des histoires d'amitié de toute ma vie!

Qu'est-ce que vous en pensez si je vous dis que j'ai fait bien plus que réussir? Après tout ce que je viens de vous raconter?

J'ai plus que réussi. J'ai survécu!

Mes remerciements

À mes enfants...

Mes petits-enfants...

Ma famille...

À mes parents là-haut:

Mon cœur, mon âme, ma vie

C'est à vous que je dois tout...

À Lina Dufresne, mon amie d'enfance et de toujours, qui m'a accompagnée au début de cette aventure...

À Marc Beaudet qui a réussi à suivre mon flot de mots à vitesse grand V de la TDAH que je suis...

Aux éditions Un monde différent...

Effectivement, vous n'êtes pas comme les autres... Vous êtes extraordinaires!

À Michel Gratton, mon agent, jamais loin derrière...

Et à Pierre Lavigne pour ce superbe cliché de moi...

À tous ceux et celles qui croisent ma route chaque jour de ma vie et qui m'inspirent, qui m'aident à continuer d'avancer et de grandir...

À tout, absolument tout, de ce que la Vie m'a offert...

Autant dans le bonheur que dans l'épreuve...

À Celui ou Celle à qui je parle chaque jour en regardant vers le ciel...

Qui est beaucoup, beaucoup plus grand, plus fort, plus intelligent que ma petite personne...

Qui guide chacun de mes choix, tous mes choix...

Et maintenant, j'en suis la somme.

MERCI!



Pour communiquer avec Laurence



LaurenceJalbert, page officielle

Agent: mgratton2@me.com

Je crois que la vie nous donne ce qu'on est en mesure de recevoir...

Mais il faut aussi croire qu'on possède les capacités de ressurgir, de rebondir; croire que quelque chose existe au-delà de nos tragédies; croire que nous pouvons garder la tête bien droite, d'être celle sur qui on peut s'appuyer, celle qui va toujours trouver des solutions. C'est fou comme je viens de décrire ma mère!

Oui, plusieurs fois, j'ai demandé de l'aide. Il fallait que les choses changent, que je comprenne, que je donne un sens à tout ce que je vivais. On ne change pas seulement parce qu'on veut changer, mais aussi, et souvent, parce que nous ne sommes plus capables, qu'on n'en peut plus. Et cette démarche s'est amorcée pour moi par un cadeau reçu de ma grande amie Marie-Lise Pilote: le livre *Les Quatre Accords royaux* de Don Miguel Ruiz.

Je le feuilletais de temps à autre, j'en lisais quelques pages et je le refermais, mais j'y revenais toujours. J'ai probablement la tête dure, car ça m'a quand même pris quelques années avant de comprendre les nombreux messages profonds de ce livre. Je n'étais tout simplement pas prête.

« Le destin n'est pas une question de chance.
C'est une question de choix. »

— WILLIAM JENNINGS BRYAN

J'adopte également cette philosophie... Les regrets pour moi n'existent pas.

Tant et aussi longtemps que nous ne prendrions pas la responsabilité de nos paroles, de nos décisions, de nos actes, de nos gestes... et que nous rejeterions la faute sur les autres... jamais nous n'avancerons, et malheureusement rien ne changera.

Être une victime de sa propre vie? Euh... non... pas pour moi!

Choisir jusqu'à son propre bonheur, je crois que c'est très possible, mais ce long voyage intérieur débute par notre premier pas et demeure incontestablement notre meilleure et plus courageuse décision.

MARIE-ÉLÈNE ET LAURENCE JALBERT © JAVIER LACROIX



LAURENCE JALBERT: 40 ans de métier, plus de 12 albums, lauréate de plusieurs prix de la SOCAN, sans oublier cinq Félix remportés au cours de sa carrière. Elle compte, parmi ses succès, des classiques de la chanson québécoise: *Tomber, Au nom de la raison, Encore et encore, Rage, Pour toi et Jeter un sort*. Son tout récent album, *Au pays de Nana Mouskouri*, produit par Mario Pelchat, s'est hissé au sommet du palmarès québécois dès sa sortie. En plus de sa carrière d'auteure-compositrice-interprète, Laurence a publié en 2015 *À la vie, à la mer* chez Un monde différent.

Merci Marie pour ta collaboration, tu es plus qu'un artiste dans l'âme, tu es un homme de cœur.

Développement personnel
umd.ca — info@umd.ca